



La lie de l'humanité

par

Sanashiya

1. Chapitre 1
2. Chapitre 2
3. Chapitre 3
4. Chapitre 4
5. Chapitre 5
6. Chapitre 6
7. Chapitre 7
8. After



Chapitre 1

Salutations distinguées ! Je vous présente ma deuxième histoire originale. Si vous avez lu la première, les héros sont les mêmes (Gabriel et Joshua), mais l'histoire se passe dans un contexte totalement différent, donc les deux n'ont absolument rien à voir l'une avec l'autre. C'est un AU de Joshua et Gabriel, quoi. XD

Je l'ai écrite pour mon amie Jyô (ou Gevoel), qui m'a fourni les mots suivants à insérer dedans : **sang, poison, supplice, yaoiste, crise, morfler**. Ils sont en gras dans le texte. Gabriel et Joshua nous appartiennent.

Auteur : Sanashiya (ou Sana)

Titre : La lie de l'humanité

Rating : T : présence de **lime** et de **langage de vilain méchant pas beau** ! Promis, je mettrai une baffa à Gabriel et à Joshua pour les punir de dire tant de gros mots.

Genre : romance (voire humour ?). POV Gabriel.

Note : Je connais rien, RIEN, à la médecine. Pourquoi j'ai fait cette histoire en milieu médical, alors, c'est la question, mais bref. Si vous y connaissez quelque chose, veuillez pardonner mes incohérences, ignorances flagrantes, etc.

Note 2 : si par hasard des internes liraient cette fic... PARDON, votre statut en prend plein dans la gueule. C'est la faute à Gabriel, faut le pardonner...

Note 3 : c'est tellement évident pour moi que j'allais oublier de l'écrire. Toute cette histoire est **YAOI**, avec des messieurs qui veulent coucher avec des messieurs. **Homophobes, je vous souhaite bon vent** ! Les autres, vous pouvez rester. ^^

Bonne lecture !

.oOo.

La lie de l'humanité.

.oOo.

Je hais les humains.

Je les ai toujours détestés, depuis des temps immémoriaux (enfin, depuis que je suis gosse, quoi). Ce dégoût, ce mépris qui courent dans mes veines chaque fois que j'en croise un, font partie intégrante de moi. Je vis seul, hors de la ville, dans une maison qui n'a pas de voisin à moins de cinq kilomètres, avec pour seule compagnie mon chat et mon ordinateur. Ça fait un peu vieux croûton, de dire ça, j'en suis conscient, mais qu'est-ce que j'en ai à faire, après tout, de votre jugement à vous, humains ? Je m'en fiche comme de ma première chaussette.

Je ne fréquente personne - je ne suis encore jamais tombé amoureux, et mes expériences sexuelles du temps du collège ou du lycée m'ont confirmé que le contact intime avec mes semblables ne faisait pas partie de mes intérêts primaires, contrairement à tous ces tas d'hormones sur pattes. Si j'ai testé, c'était bien par simple curiosité, mais décidément, se forcer à caresser quelqu'un, à l'aimer, à passer du temps avec lui, c'est trop pour moi.

Et pourtant, malgré toute cette antipathie qui court dans mes veines depuis tant de temps, devinez quel métier j'exerce ?

- Docteur Lerielli, une urgence ! Un grave accident de voiture. Les ambulanciers seront là d'une minute à l'autre.

Eh oui. Médecin. Chirurgien, qui plus est. Sans doute le métier où l'homme est le plus tenu d'aimer son prochain (à moins qu'il n'exerce uniquement pour l'avantageux salaire, mais il faut être drôlement motivé, avec cinq années d'études de médecine qui sont l'enfer sur terre...). Moi, ce n'est pas la foi de sauver l'être humain qui m'anime - clairement pas. Mais j'éprouve une fascination sans bornes pour le corps humain et ses mystères. La façon dont un simple petit grain de sable dans toute cette immense organisation peut tout foutre en l'air, et les moyens et les solutions pour retirer ce grain de sable - voilà ce qui m'intéresse, à vrai dire.

- Bipe tes meilleurs internes, on ne sera pas de trop, ajoute Nina, ma collègue.

Ça s'annonce mal - je soupire. Un accident de voiture, ça signifie sans doute des opérations intéressantes en vue, mais voilà qu'on me refourgue la lie de l'humanité : les internes. Bien sûr, la plupart des médecins titulaires doivent s'occuper d'internes, mais moi, j'ai écopé d'une tâche autrement plus lourde que celle des autres titulaires : être leur chef. Une vraie déveine... Au moins, depuis le jour où on me les a confiés, leur nombre s'est progressivement amenuisé. Ils étaient une vingtaine au début, fraîchement émoulus de l'université de médecine, encore purs et naïfs. Des agneaux...

Sauf que moi, les agneaux, je les mange.

Lorsqu'ils se sont rendus compte que l'hôpital, les malades, le **sang**, et le reste, ce n'était définitivement pas un endroit fait pour eux, la plupart ont filé sans demandé leur reste, et il m'est resté une poignée d'irréductibles, parmi les plus coriaces, les plus endurants, et, évidemment, ceux qui ont le plus mauvais caractère.



- Voilà les ambulances, annonce Jorge, un de mes collègues chirurgien. Au boulot, les gars ! C'est un beau jour pour sauver des vies.

Je soupire - il en a pas marre de sortir la même phrase à chaque fois ? Mais l'arrivée des victimes m'empêche de faire une réflexion sur le sujet. Quatre brancards se suivent, quatre adolescents sont étendus dessus - deux qui hurlent carrément, au **supplice**, et deux qui ne disent rien, parce qu'ils n'ont même pas la chance d'être conscients. Je m'empare du brancard d'un des deux inconscients et je me précipite vers le bloc, tout en dispersant les internes.

- Derème, Legat, avec le docteur Jiménez ! Fuji, Wrenwright, O'Neill, je vous charge du brancard n°2 là-bas. Le docteur Lloyd a été bipé, il arrive dès que possible. Emmenez-le au bloc le plus rapidement possible. Nina, je laisse celui-là à toi et tes internes, et toi, là, tu viens avec moi sur celui-ci.

- Docteur, je veux venir avec vous !

C'est un des internes que j'ai assignés à Jorge Jiménez qui parle - celui qui s'appelle Derème. Quant à celui à qui j'ai ordonné de me suivre, il traîne la patte, visiblement peu motivé.

- La ferme ! Dépêche-toi d'aller sauver ce gars, pauvre crétin ! Et toi, dépêche-toi un peu, on a pas toute la nuit !

Il y a un proverbe qui dit "qui aime bien châtie bien". Une chose est sûre : mes internes savent bien que si je les engueule, ce n'est pas par amour pour eux... Mais au moins, Derème m'obéit, et l'autre presse un peu le pas.

- On est que deux ? demande-t-il.

- Pas le choix, les autres attendent la prochaine ambulance qui n'est pas encore arrivée.

- Tss... C'est chiant.

Je me retiens de lui coller une tarte - c'est souvent assez difficile de se rappeler que mon job n'est pas de buter les gens mais de les garder en vie - et j'emmène la victime dans le bloc.

Je sens que ça va être une très, très longue nuit.

.oOo.

Il est huit heures du matin, et le soleil se lève sur un champ de bataille. Deux des adolescents sont morts des suites de leur blessures - les deux qui étaient déjà dans le coma au moment d'arriver ici. Les autres sont encore dans un état très instable, mais il n'y a pas grand-chose d'autre à faire que de les surveiller jour et nuit et d'attendre que leur état se stabilise.

Je devrais être en salle de repos, mais après une nuit pareille, tout le monde avait envie de se reposer, et elle était déjà occupée par le docteur Jiménez, alors je me suis rabattu dans le café d'en face, le *Countdown*, où je regarde d'un oeil vitreux le soleil se lever par-dessus les bâtiments couverts de neige.

- Je peux m'asseoir ici ?

Les mains autour de ma tasse de café pour les réchauffer, je lève les yeux vers la personne qui attend à côté de ma table, pour avoir le déplaisir de constater qu'il s'agit d'un de mes internes. Et plus précisément Lasheras, qui m'a secondé cette nuit dans la descente mortelle de l'adolescente dont je me suis occupé.

- Non. Y'a plein d'autres places ailleurs, je réponds d'un ton sec.

- Croyez bien que si je pouvais éviter de m'asseoir à votre table, je le ferais. Si je demande ça, c'est parce que je n'ai pas d'autre choix.

Il est de notoriété publique qu'étant interne, la plus stupide des choses à faire est de parler aussi irrespectueusement à un titulaire - un supérieur qui aurait le pouvoir de détruire votre avenir en moins de deux. Pourtant, ça n'a jamais eu l'air de déranger Lasheras - et, à tout prendre, je préfère sa façon de me parler sèchement en face que d'entendre les autres casser du sucre dans mon dos. L'hypocrisie, un des grands maux de la race humaine...

Un regard à la salle m'apprend qu'il dit malheureusement vrai - après cette nuit de folie, tout l'hôpital s'est retrouvé ici pour prendre un café avant de retourner au boulot - et il ne reste effectivement plus une seule place de libre.

Sans que j'aie dit un mot, il s'assoit en face de moi, et tourne la cuillère dans son café sans me regarder. L'avantage, avec ce type, c'est qu'il n'est pas très causant, en général, et ça me convient parfaitement. Surtout ce matin, alors que le manque de sommeil me rend plus misanthrope que jamais. J'aurais dû faire gardien de phare - un boulot comme ça, ça m'aurait bien mieux convenu qu'un job de médecin...

- Vous vous sentez coupable ?

Je lève les yeux vers l'interne - oui, c'est bien lui qui vient de m'adresser la parole. Merde, il peut pas se mêler de ses oignons, celui-là ? D'habitude, il y arrive très bien, alors pourquoi, juste ce matin...? Et pour une question à la con comme celle-là, en plus. Pas besoin de se demander de quoi il parle.

- Non.

J'espère qu'avec cette réponse sèche et laconique, il abandonnera la partie, mais pas du tout ! Monsieur a un ticket avec moi ce matin. Il veut faire la conversation.

Geez.



- Même alors que vous avez tout fait pour la sauver ?
- Justement, j'ai fait de mon mieux, je n'ai rien à regretter.
- Hum... Je vois... Vous n'avez pas l'air d'être trop préoccupé par ce genre de choses, vous.
Il y a une sorte de dédain mêlé à du découragement dans sa voix, et je le fixe d'un air sceptique.

- Parce que toi tu l'es, peut-être ?

Dans le genre, il est aussi emmerdant et asocial que moi, alors c'est assez étonnant de le voir faire une crise de conscience, là comme ça. Est-ce que c'est la mort de cette adolescente qui l'a choqué ? Si ça se trouve, il la connaissait... Enfin non, sinon il l'aurait dit.

- Pas vraiment, dit-il simplement. C'est juste que cette fille n'avait que 18 ans.

Si je voulais passer pour un monstre sans cœur, je répondrais "et alors ? Fallait pas rouler à toute allure en étant bourrée, c'est de sa faute", et sans doute que Lasheras me regarderait comme une mouche dans le potage et déguerpierait. D'ailleurs, ça me rendrait ma tranquillité. Et je serais bien capable de dire une phrase comme celle-là, parce que l'empathie et la compassion ne font définitivement pas partie de mon champ de compétences. Soit, il se peut que je plaigne la mère de cette fille, qui découvrira bientôt, si ce n'est pas déjà fait, que son enfant est morte pendant la nuit. D'ailleurs, c'est moi qu'elle viendra voir quand elle saura, donc il serait bon que je montre de la pitié. Mais en réalité, une vie de plus ou de moins sur cette planète, qu'elle appartienne à une gamine de 18 ans ou à un vieillard de 90 ans, pour moi, ça ne fait pas grande différence.

Ce qui m'intéresse, dans la médecine, ce n'est pas le pouvoir de sauver des vies - on mourra tous un jour, pas vrai ? - c'est juste le corps humain et son fonctionnement, et comment le réparer quand quelque chose cloche. Et j'imagine qu'en ça, je fais peut-être un excellent chirurgien, mais un bien piètre médecin.

Joshua Lasheras a l'air de lire dans mon regard ce à quoi je pense.

- Soit vous avez déjà vu ce spectacle un milliard de fois et vous êtes blasé, soit vous n'en avez vraiment rien à foutre...

Réponse numéro deux : je n'en ai effectivement rien à foutre. Et le bonus : cette conversation commence à me faire chier et j'aimerais bien que ce type dégage. Mais à voir la façon dont il me fixe, j'ai l'impression que ce n'est pas ce qu'il a en tête, à l'instant précis.

- Pourquoi vous êtes devenu docteur ?

- Qu'est-ce que ça peut te faire ?

- Ça m'intrigue, c'est tout.

Il y a une sorte d'ironie curieuse et malveillante dans son regard, et je déteste être dévisagé comme ça par un crétin d'interne.

- Occupe-toi de tes fesses, plutôt.

- J'aimerais autant que vous vous en occupiez pour moi, répond-il avec un sourire.

Ok. De la drague en plus ? Définitivement, c'est trop pour moi. Je me lève (et je te bouscule - oups non, arrêtons les références foireuses. Définitivement, je suis fatigué), et je quitte la pièce sans rien ajouter, sans même le regarder. Mes internes sont des crétins. Ce type est un crétin. Et cette fille, cette fille bourrée qui a emmené trois de ses amis et deux inconnus (les dommages collatéraux) à la mort ou dans le coma, cette fille est une crétine, elle aussi ! L'humanité est un ramassis de rebuts, et j'en fais partie, tout comme eux.

Il est temps de rentrer chez moi.



Chapitre 2

Salutations, chers gens ! Merci d'avoir cliqué sur cette histoire ! Et merci également à mes adorables reviewers :D Je suis vraiment contente que cette pitite histoire vous plaise.

Voici donc le deuxième chapitre, avec **toujours autant** (voire plus) **d'amour entre messieurs et de gros mots**. Intolérants du genre, vous savez ce qu'il vous reste à faire !

Bonne lecture !

.oOo.

Pas de vacances pour un médecin - douze heures se sont à peine écoulées que je suis de retour à l'hôpital pour une nouvelle garde de nuit ; après tout, il n'y a personne qui m'attend chez moi, à part mon chat qui sait très bien se nourrir seul quand il est lâché dans la nature. Mais ce soir, contrairement à la nuit précédente, c'est d'un calme absolu. À croire que les gens se sont mis à faire attention à eux après avoir appris l'horrible accident d'hier.

Au final, un troisième adolescent a fini par succomber à ses blessures, dans la journée - et le quatrième s'est réveillé (merci la ceinture de sécurité), mais sa colonne vertébrale est dans un tel état que je doute qu'il soit un jour en état de remarcher. Quelle pitié...

En ce qui concerne le petit couple de la voiture qui venait en face, les deux se sont également réveillés de leur état de coma, mais dans un état bien moins grave que les accidentés de l'autre voiture, et les opérations ayant été un succès, je pense qu'ils s'en sortiront sans graves séquelles.

Et dire que ce carnage a eu lieu rien que parce que la conductrice avait bu de l'alcool à la fête où elle était avant de reprendre le volant... L'alcool, le **poison** de l'humanité. Si elle s'en était tenue à l'écart pour cette soirée, elle aurait sans doute vécu encore de nombreuses années... Et elle n'aurait pas été responsable de la mort de deux de ses camarades, et de la paraplégie probable du troisième.

C'est pour ça que je déteste les humains : ils sont tous complètement irresponsables. On dirait que leur unique but est la destruction des autres et de soi-même. Ils font tout ce qui est en leur pouvoir pour se faire le plus de mal possible, sans même s'en rendre compte, et ils entraînent dans leur chute ceux qui n'avaient rien demandé - les dommages collatéraux, une fois de plus : les animaux, la nature... Ceux qui font les frais de leur incomparable égoïsme. Les humains sont des virus ; ils s'installent dans un endroit, exploitent toutes les ressources du lieu jusqu'à pénurie, et lorsqu'ils ont bien tout saccagé, ils prennent leurs cliques et leurs claques pour aller s'installer ailleurs, et recommencer tout le schéma. Voilà ce qu'ils sont : des parasites.

Je n'ai pas l'arrogance de me prétendre différent d'eux. Moi aussi, je mange de la viande, j'utilise de l'essence pour ma voiture, et je consomme une énergie folle avec mon ordinateur toujours allumé, même quand je ne suis pas là. Moi aussi, je suis un parasite, et si j'écoutais mes convictions, je devrais me suicider, mais la beauté de la nature me laisse toujours tellement ébahi que je suis incapable de la quitter. Pauvre lâche - je fais partie de tous ceux qui créent sa perte.

- Un café ? me demande une voix féminine, me tirant de mes pensées.

Je jette un regard à l'intruse - il s'agit de Nina Fuji, ma collègue titulaire. Il s'agit d'une des rares personnes dont je peux supporter la présence sans broncher pendant au moins dix minutes, et croyez-moi, c'est un exploit.

- La mère de Sarah est venue te voir, ce matin, non ? me demande-t-elle. Pauvre femme. Voir sa fille mourir si jeune...

Nina est mon total opposé, en quelque sorte - elle aime les humains autant que je les déteste. Elle, c'est vraiment par vocation et par amour de son prochain qu'elle fait ce boulot. Elle arrive à ressentir de l'empathie et de la compassion, deux sentiments qui me sont absolument étrangers. À deux, on est bizarrement populaires lorsqu'il s'agit de rencontrer les familles des victimes : elle, parce que sa douceur et sa compassion font du bien à ceux qui ont perdu l'un des leurs, et moi, parce que je ne m'embarrasse pas d'hypocrisie - d'aucuns me diraient qu'il s'agit de diplomatie, mais ces deux termes ont toujours été synonymes pour moi - et parce que je ne tourne pas autour du pot pour leur annoncer les choses les plus graves, ce qui est bien mieux accueilli qu'on ne pourrait le croire. Il faut les voir, ces pauvres gens avides d'informations, ne rêvant que d'être fixés sur le sort de leur parent en phase terminale de maladie ou dans le coma ; je dis les choses d'une façon un peu sèche, certes, mais on m'a souvent dit que c'était mieux que de sortir les infos au compte-gouttes.

Tant mieux, de toute façon - il ferait beau voir que je me mette à prendre des pincettes avec les gens.

- C'est de sa faute, elle conduisait avec 2 grammes d'alcool dans le sang. Fallait y penser avant.

- Arrête de dire des horreurs, Gabriel...

Quoi ? Comment ? C'est moi qui dis des horreurs ? Ben voyons... Comme si l'horreur, ce n'était pas plutôt ce qu'on a



vu la nuit précédente.

- Mais c'est vrai. À quoi ça sert, toutes ces campagnes de prévention contre l'alcool, si personne n'est foutu d'y faire attention ? *Boire ou conduire, il faut choisir*, ou alors, *L'abus d'alcool est dangereux pour la santé, à consommer avec modération*, ou bien alors *Sans alcool, la fête est plus folle*, ou encore *Celui qui conduit, c'est celui qui ne boit pas*, tous ces trucs là, quoi. Il y a un fric fou dépensé dans ces campagnes et il y a toujours des pauvres cons pour se croire plus malins que les autres et pour ne pas y faire attention. Mais si elles existent, c'est quand même pour quelque chose, à la fin.

- Je sais, me répond Nina avec patience. Mais c'est pas une raison pour dire que c'est de sa faute. C'est...

- Politiquement incorrect, c'est ça ?

- Déjà oui, et puis tu manques de respect envers un mort...

- Qu'est-ce que j'en ai à carrer ? Si c'est de sa faute, c'est de sa faute. Pas question que je me sente coupable pour des conneries qui sont pas les miennes.

Nina soupire - je pense que si elle est la seule personne que je peux à peu près encadrer, c'est parce qu'en retour, elle est la seule personne qui arrive à me supporter. Sa grande force, c'est de pouvoir encaisser toutes les méchancetés que je lui balance sans sourciller, comme si elle se disait que je ne les pensais pas. C'est vrai que quand il s'agit d'elle, je ne le pense pas toujours, mais elle n'est pas censée le savoir.

- C'est atroce, d'entendre une telle gueule d'ange dire des mots aussi horribles. Si tu la fermais, je pense que les gens te trouveraient plus sympa, tu sais.

- Alors t'attends pas à ce que je la ferme, parce que j'ai aucune envie que quelqu'un me trouve sympa. Pas envie que les gens se mettent à venir copiner avec moi.

- Et moi, je compte pour quoi, là-dedans ?

- Une erreur de parcours. Ou bien un pot de colle... Au choix. D'ailleurs ça commence à faire au moins cinq minutes que t'es là, il serait temps que tu te casses.

- Je vois, sourit-elle sans s'offenser. T'as du bol qu'on vienne de me biper, sinon, je serais bien restée là, rien que pour t'emmerder. C'est remis à la prochaine fois !

Sur ces bonnes paroles, elle me laisse seul - enfin ! - et s'en va vers son urgence, tandis que je reste assis sur le siège avec le café qu'elle m'a apporté dans les mains.

J'ai eu affaire à la maman de mon adolescente décédée ce matin, entre le *Countdown* et le retour chez moi. J'étais passé à l'hôpital récupérer des affaires, et je suis arrivé pile au bon moment pour qu'une infirmière me signale qu'elle était là.

Je n'ai jamais particulièrement aimé rencontrer la famille d'une victime, parce qu'en général, c'est toujours **crises** de larmes à gogo, hurlements et compagnie, mais là, la maman ne pleurait même pas. Elle avait l'air au-delà de ça. Elle me fixait comme si elle voulait me noyer dans son regard - elle avait les yeux d'un bleu glacier terrifiant, si clairs qu'on les aurait presque dits blancs, qui lui donnait l'air d'un fantôme. Elle m'a écouté lui raconter les circonstances de l'accident, l'opération, et le décès final sans broncher, et pour finir, elle m'est tombée évanouie dans les bras. Ça, c'était le pire - s'il y a bien quelque chose que je ne supporte pas, c'est de devoir toucher un corps qui n'appartienne pas à celui d'un patient. J'ai dû la transporter sur un fauteuil et la réveiller, et là, elle m'a tenu la jambe pendant une heure pour que je ré-explique cinq fois par le menu le pourquoi et le comment de la chose. Éprouvant, je vous dis. C'est en partie une des raisons qui font qu'au final, je n'aime pas trop voir un patient mourir...

Le son de mon bipeur me tire de cette agaçante rétrospective, et je jette mon gobelet vide à la poubelle - il est temps d'aller réparer des corps.

.oOo.

Été. Chaleur. Soleil. Criquets.

Angoisse.

- *Bonjour, ici Rouget, de la police nationale.*

- *Commissaire ... Vous... vous avez des nouvelles ?*

- *Oui, mais pas des bonnes, si vous voulez tout savoir, madame... On a retrouvé votre fille, mais...*

- *Elle est...*

- *Je suis désolé... Elle est décédée.*

Été. Chaleur. Soleil. Criquets.

Hurlements.

.oOo.

- Ah, vous voilà, docteur ! Ça fait une demi-heure que je vous cherche. Vous ne vous êtes même pas rendu compte



que vous avez fait tomber votre bipeur dans le couloir ! Du coup, les autres sont énervés parce que vous ne répondez pas alors qu'on a besoin de vous.

Ça, c'est un excellent moyen de se faire réveiller - par un moulin à paroles. Génial. Sorti du sommeil il y a à peine vingt secondes, et déjà de très mauvaise humeur, je cligne des yeux pour être en mesure de m'habituer à la vive lumière qui entre par la porte ouverte de la lingerie où je me suis réfugié pour dormir un peu, et je reconnais un de mes internes, Paul Derème, qui je ne sais pas pourquoi, a une nette tendance à me suivre comme un toutou depuis qu'il est arrivé ici, au début de son internat (alors que j'ai été tout sauf gentil avec lui).

- Mais j'ai dit que vous aviez bossé toute la nuit et que vous étiez sans doute en train de vous reposer, alors ils ont pris le docteur Jiménez à votre place, mais je ne sais pas si c'est une bonne chose pour vous ou pas...

- Eh.

- Oui ?

- File-moi mon bipeur.

Il s'empresse de me le donner, avec l'excitation d'un chiot (mais pourquoi, nom de nom ? J'ai jamais rien fait qui puisse lui donner envie de m'apprécier...) et je le remets dans ma poche avec humeur.

- Maintenant...

- Oui...

- Dégage !!

Quand j'aboie comme ça, ça marche à tous les coups - il ne se le fait pas dire deux fois, et la pénombre revient dans la lingerie. Mais c'est trop tard, maintenant, je suis réveillé.

Enfin, vu ce à quoi j'étais en train de rêver, peut-être que ça vaut mieux...

Avec humeur, j'enfile ma blouse et je sors dans le couloir, où je retrouve ce monde de brutes, duquel j'ai réussi à m'extraire pendant deux heures.

- Salut Gabriel. Tu sais qu'on t'a cherché partout ? me dit Jorge Jiménez, mon collègue, dès que je m'approche du tableau de bord.

- J'avais perdu mon bipeur sans m'en rendre compte.

- Ah, je me disais bien que ça ne te ressemblait pas de ne pas répondre. Quoi qu'il en soit, le chef n'est pas très très content.

Ah, le chef... Encore un qui m'agace, tiens.

- Fallait bien que je dorme un peu. Ça fait trois nuits que je suis de garde.

- C'est ce que je lui ai dit, mais bon... Tu devrais aller le voir tout de même.

À ce moment, mon bipeur sonne, et j'y jette un coup d'oeil.

- J'irai le voir plus tard, visiblement... Une urgence. Je crois que tu ne vas pas tarder à te faire biper non plus.

Juste comme je prononce ces mots, le sien sonne également - il me jette un regard, et on se précipite tous les deux vers l'urgence en question. Je chope en passant un de mes internes par le col pour qu'il nous suive, et ce n'est qu'une fois à destination que je me rends que je suis tombé sur le mauvais cheval - Joshua Lasheras.

Non qu'il ne soit pas un bon médecin. Il est débrouillard, futé, et chose rare, il n'hésite pas à prendre des initiatives quand il le faut. Il a une sorte d'instinct de LA chose à faire, qui lui a permis de sauver pas mal de vies là où d'autres auraient échoué.

Le problème que j'ai avec lui est totalement personnel ; c'est que depuis le jour du grave accident, il s'est visiblement mis en mode séduction envers moi. Selon lui, ça ne date pas de ce jour-là - c'est juste que je ne m'en suis pas rendu compte plus tôt. Quoi qu'il en soit, ça revient au même : ce type me fréquente avec des envies de coucher avec moi.

Moi, son supérieur hiérarchique - voilà une bonne raison de refuser. C'est ce que je n'arrête pas de lui sortir, du coup, mais il persiste à me rétorquer que dans cet hôpital, tout le monde couche avec tout le monde, et que ça ne changerait pas grand-chose si on s'ajoutait au lot.

Rah, merde.

J'ai presque envie de lui dire d'aller me chercher un autre interne pour le remplacer, mais tant pis, maintenant qu'il y est, je n'ai pas le choix. Il m'assistera pour l'opération...

- Dis donc, Gabriel, me chuchote Jorge après l'intervention. Ton interne, là, il est drôlement doué. T'as vu quand je lui ai laissé les commandes ? Il n'a pas hésité une seule fois...

- Tu veux le prendre parmi les tiens ? je demande avec espoir.

- Il te cause des problèmes ?

- Oh oui. Des tas.



- Alors je te le laisse, dans ce cas...

Zut, j'ai manqué de subtilité. Je dirais bien à Jorge qu'il ne risque pas de rencontrer les mêmes problèmes que moi s'il le prenait avec lui, mais je n'ai pas envie qu'une histoire pareille s'ébruite, alors finalement, je ne dis rien. À peine Jorge s'est-il un peu éloigné que j'entends une voix grave et sensuelle juste derrière moi :

- Alors, je vous cause des problèmes ?

Chiottes. Je suis maudit.

- Bon eh bien, maintenant que tu en es conscient, Lasheras, ce serait une bonne occasion d'arrêter.

- Mais bien sûr. Pas de souci.

Je le fixe d'un air soupçonneux - il se contente de sourire, mais l'ironie de son regard est clairement perceptible.

- C'est vrai ?

- Oui. Je vous laisse tranquille, en échange d'une soirée avec vous.

- Nous y revoilà...

Ce type est vraiment un boulet. Quand je dis non, c'est non, bordel ! Agacé, je m'éloigne, mais il me rattrape rapidement, et se met à marcher à mes côtés.

- Je n'ai pas forcément dit que c'était pour coucher avec vous. Par exemple, un resto...

- Un resto avec toi ? Plutôt crever...

- Oh, si c'est ce que vous voulez, je suis sûr que je pourrais vous amener à la *petite mort*.

- Arrête avec tes allusions sexuelles ! C'est lourd ! Et puis, je te le dis tout de suite, ça m'étonnerait. Je ne vois pas comment je pourrais ressentir quelque chose d'autre que du dégoût dans les bras d'un autre être humain.

Il ne répond pas tout de suite, et je lui jette un regard - il me fixe avec une intense curiosité.

- Écoutez, docteur, acceptez de dîner avec moi, ce soir. Vous n'êtes pas de garde, pas vrai ? Juste cette fois, et je vous laisse tranquille. Ça vaut le coup, non ?

- Je flaire un piège...

- Aucun, proteste-t-il. Je suis sincère. Un simple dîner, je vous raccompagne, et j'arrête là mon harcèlement.

Au moins, il reconnaît que c'est bien du harcèlement, ce qu'il m'inflige... Je soupire.

- Ok... J'accepte. Et après, tu arrêtes vraiment, compris ?

- Juré.

Avec un sourire vainqueur, il me plante là et s'éloigne en sifflotant - et je regrette déjà notre marché.

Geez, quelle plaie.

.oOo.

Voilà pour le deuxième chapitre ! *yeux de bambi* ça vous a plu ? N'hésitez pas à m'envoyer des reviews pour me le dire, hohoho !

Sur ce, je vous bisoute, et je vous dis au prochain chapitre !

Sana.



Chapitre 3

Bonsoir, cher tous ! Voici le tant attendu (ou pas) chapitre 3 ! Merci pour vos reviews !! Sana is so moved é_è

Note : ouske ça cause de **garçons qui embrassent des garçons**. Ouske y'a des **gros mots partout tout le temps**. Ouske mes personnages (et même que Joshua il est pas à moi, mais qu'il est à ma potesse Jyô, dont les mots qu'elle m'a forcée à utiliser sont en gras dans le texte), eh ben ils ont des **opinions politiques**. Et ouske leurs opinions ne sont **pas forcément les miennes** (ouske je prends pas les réclamations indignées, donc).

Et puis ouske les **homophobes** eh ben ils devraient pas lire.

Et ouske je vous souhaite une bonne lecture !

.oOo.

Fichu restaurant.

J'ai envisagé très sérieusement de ne pas y aller, mais toute la logique de la chose s'est déroulée dans mon esprit : si j'y vais, il arrête ; si je n'y vais pas, il n'arrête pas. Et comme je juge qu'une soirée entière avec un de mes congénères vaut mieux que du harcèlement sexuel de sa part pendant un temps indéfini, j'ai finalement décidé que j'irais tout de même. Après tout, rien ne m'oblige à *parler*. Je peux le laisser faire la conversation tout seul et me boucher les oreilles mentalement.

Sauf si ça l'amène à déclarer le contrat nul et non avenue... Mais enfin, il n'a pas posé de clauses, après tout, je n'ai juste qu'à être assis et à manger à la même table que lui... Hmm... Quoi que roublard comme il est, il pourrait bien dire que ça ne le satisfait pas...

- Vous avez l'air pensif, docteur, me dit-il une voix railleuse.

- Ferme-la.

La soirée commence bien...

- Bon, suivez-moi, on y va.

- On va où ?

- Je vous aurais bien emmené chez moi, mais j'ai pensé que ça ne vous plairait pas pour une première soirée...

Une quoi ? *Pardon* ?

- Alors j'ai opté pour un classique restaurant.

C'est drôle comme le mot "classique" fait bizarre, dans la bouche de Joshua Lasheras... Mais enfin, je me tais ; inutile d'apporter de l'eau au moulin. Il m'arrête devant sa voiture, un joli petit bolide décapotable, noir métallisé, et tapote le capot avec affection.

- C'est ma bagnole qui va nous emmener là-bas.

- C'est quoi ce truc, une MG ?

Il me jette un regard glacial, et répond :

- Ce *truc*, comme vous dites, c'est une MG *MGF*.

Il a l'air de bien l'aimer, sa bagnole... Personnellement, je n'y connais rien, en ce qui concerne les voitures, mais ça ne m'a pas l'air d'être le genre *cheap*.

- Et t'as réussi à te payer ça en sortant de fac de médecine ?

- Oh, mon père est riche.

Ce type cumule donc le double défaut d'être à la fois interne et enfant pourri gâté. Et moi, je vais devoir dîner avec ça. Quelle poisse.

Et comme d'habitude, il lit en moi sans problème.

- C'est quoi, ce regard ?

- Rien. Je me prépare psychologiquement à passer une soirée entière avec toi, c'est tout.

- Vous auriez pu tomber sur pire, croyez-moi, dit-il avec un sourire ironique.

- Ah oui ? J'aurais pu tomber sur mieux, aussi.

- Qu'est-ce que vous appelez "mieux" ?

- Déjà, "mieux" ne m'aurait pas forcé à venir au restaurant avec lui. "Mieux" aurait compris que je n'avais aucune envie de passer mon temps libre en compagnie d'en crétin, et m'aurait fichu la paix.



- Dans ce cas, vous n'auriez pas pu tomber dessus, s'il vous avait fichu la paix. Ça veut dire que parmi tous ceux qui vous auraient invité au resto, "mieux", c'est moi.
- C'est pas possible, ça. Tu es interne, tu es riche et tu es chiant. Qu'est-ce qu'il peut y avoir de pire comme combo ?
- Ah, c'est un inconvénient pour vous, d'être riche ?
- Je n'aime pas les capitalistes.
- Qui vous a dit que je l'étais ? Peut-être que je suis riche parce que mon père a gagné au loto, et qu'il continue à voter pour le PCF, qu'il est carté, et qu'il chante l'Internationale à chaque meeting...
- Je le fixe, d'un air sérieusement dubitatif.
- Et c'est vrai ?
- Non, sourit-il. Les communistes, c'est la lie de l'humanité.
- Sale capitaliste.
- Et puis, je ne suis pas d'accord avec lui - la vraie lie de l'humanité, ce sont les internes.
- Non mais de toute façon, reprend-il, je n'aime pas la politique. Et ne commencez pas les débats avant qu'on soit arrivés au restaurant, sinon, on ne saura plus de quoi parler une fois là-bas. Vous montez ou vous prenez racine ?
- Je pourrais lui rétorquer de ne pas me parler sur ce ton, parce que je suis son supérieur et qu'il me manque de respect, mais je sais déjà qu'il se contenterait de ricaner sans répondre, alors j'obéis et je m'installe sur le siège passager de son cabriolet. Il s'est à peine installé au volant qu'il met déjà de la musique.
- C'est quoi, ça... ?
- Quoi ? Vous aimez pas ? C'est du Ray Charles. *Georgia on my mind*.
- T'écoutes... du Ray Charles, toi ?
- Et alors ? Ça vous dérange ?
- Non, mais t'as plutôt une tête à écouter du punk rock ou du metal.
- C'est ce que j'écoute d'habitude... Mais là je me suis dit que ça choquerait le gauchiste que vous êtes si je mettais du Rammstein à fond dans la bagnole.
- Je suis pas gauchiste !
- La vache, je n'arriverai jamais à le supporter toute une soirée, c'est pas possible.
- Enfin, force est de remarquer que ça fait quand même un quart d'heure au moins qu'on papote - d'autre chose que du travail, s'entend - et que j'ai survécu. Remarquables progrès.
- Au fait, je demande, brutalement suspicieux, comment ça se fait que t'as réussi à te dégouter une soirée entière de libre au même moment que moi ? Surtout qu'on est en période de Noël et que c'est pas franchement la sinécure, ces temps-ci.
- J'ai filé mon bipeur à une interne qui a accepté de me remplacer pour ce soir. Et pendant que j'y suis, j'ai filé le vôtre au docteur Fuji.
- *Quoi ??* Tu m'as piqué mon bipeur ? Mais t'es complètement dingue ?! Et en plus, tu l'as filé à Nina !
- Oui, je lui ai dit que je vous invitais au resto. Elle était super contente, je la soupçonne d'être **yaoiste**.
- D'être... quoi ?
- Rien, laissez tomber. Enfin, comme ça, on est tranquilles pour la soirée.
- J'ai envie de sauter de la voiture, là...
- Faites pas ça, on est sur l'autoroute, ça serait con.
- Non, ce qui est con, c'est ce type, et encore plus que je le pensais, d'ailleurs. Totalement inconscient. Non mais, filer mon bipeur à quelqu'un d'autre ? Mais à quoi il pense ? Et puis d'ailleurs, comment il a réussi à me le piquer ? Je n'ai rien remarqué. Quelle nouille.
- Décidément, la soirée ne s'annonce pas franchement bien.
- .oOo.
- Un quart d'heure plus tard, Joshua Lasheras m'annonce qu'on est arrivés, en arrêtant la voiture sur un parking.
- Mettez votre capuche, il s'est remis à neiger.
- Merci d'être si attentionné, je raille en sortant de la voiture (sans mettre ma capuche, parce que c'est pas un petit jeunot qui va m'apprendre la vie, non plus). C'est quoi, comme resto ?
- Eh bien, comme je ne sais pas du tout quel genre de nourriture vous botte, j'ai choisi quelque chose qui me plaît à moi. Donc, vous verrez bien.
- On entre dans le restaurant - je m'attendais à un truc tape à l'oeil, mais au fond, c'est plutôt cosy, avec la décoration



confortable et les lumières tamisées - et je ne cesse de me demander à chaque pas qu'est-ce qui m'a pris d'accepter de le suivre. Ce type est juste cinglé - il suffisait de voir sa conduite à 160 sur l'autoroute, flashé trois fois, et riant aux éclats d'avoir été flashé.

- Bon ! dit-il, une fois assis en face de moi - et je ne sais pas pourquoi, son ton ne m'a pas l'air de très bon augure. Je suis content que vous ayez accepté de dîner avec moi, reprend-il.

- Tu m'as forcé.

- Oui. Alors je suis content de vous y avoir forcé. En fait, ça fait depuis un moment que je me pose des questions à votre sujet. Vous me haïssez ?

- C'est ça, les questions que tu te poses ?

- Disons que ça en fait partie. Alors ?

- Eh bien, oui. Mais tu n'es pas le seul, si ça peut te rassurer.

- Ah bon... Et je peux savoir pourquoi ?

Eh ben, il manque pas d'air, celui-là. Comme si j'allais raconter ma vie au premier venu - à un interne, en plus !

- Non, tu peux pas.

Je perçois dans son regard une nuance contrariée, comme s'il s'attendait à ce que la partie soit gagnée à partir du moment où j'aurais posé les fesses sur la chaise du restaurant - mais que nenni, je ne suis pas de ce genre-là. Le serveur qui vient prendre notre commande interrompt la discussion un instant, pour mon plus grand plaisir, mais sitôt les plats et le vin commandés, Lasheras reprend là où il s'était arrêté.

- Au début, je vous détestais, vous savez ?

- Ah. Je suis vraiment navré que ça ne soit plus le cas.

- Arrêtez d'être si puéril, docteur...

Comment ? C'est moi qui suis puéril ? Mais il m'énerve, ce gamin !

- Bon. Alors, pourquoi tu as changé d'avis ?

- Eh bien, déjà, parce que vous êtes un fabuleux chirurgien. N'importe qui rêverait d'accomplir ce que vous avez fait alors que vous avez à peine la trentaine.

- Vingt-neuf ans, s'il te plaît.

- Oui, bon. C'est pareil.

- Non, vingt-neuf ans, c'est vingt-neuf ans, et trente ans, c'est trente ans ! Ça change le chiffre des dizaines, donc c'est pas pareil. C'est comme si je te disais que tu as dix-neuf ans alors que tu en as vingt.

- J'ai pas vingt ans...

- Non mais je m'en fous, de ton âge. C'est un exemple. Bon, et donc ?

Il me fixe un instant, comme s'il ne savait plus ce qu'il voulait dire - et je suis certain que c'est le cas - puis il reprend :

- Oui, donc, au début, je vous détestais. Je vous trouvais arrogant, inutilement méchant... Une vraie plaie.

Eh bien, je me demande bien ce qui l'a fait changer d'avis, parce que moi, personnellement, ma ligne de conduite n'a pas changé depuis ce temps, et je suis toujours aussi arrogant et inutilement méchant. Après tout, pas la peine d'être gentil envers cette sous-catégorie que sont les internes.

- En fait, vous l'êtes toujours, admet-il. Mais entre-temps, je me suis dit que vous n'étiez pas juste un connard, mais que vous étiez drôlement canon, aussi.

- Ah. Et à cause d'une considération d'ordre purement physique, tu en es venu à m'apprécier ?

- Non, mais c'est là que j'ai commencé à vous observer. Et je me suis rendu compte que vous n'étiez pas seulement un connard avec nous les internes, mais avec tout le monde. Aussi bien les patients que les familles des victimes, et même avec les autres titulaires. Vous êtes l'incarnation du parfait connard.

Entendre ça de la bouche d'un interne (qui est justement en train de me verser du vin), et connaissant toute la considération que je leur porte, c'est dur. Tout en me promettant de le faire **morfler** une fois qu'on sera revenus à l'hôpital, je répons :

- Tu sais que je pourrais te faire virer, si tu continues à parler comme ça ?

- Oui. Mais de toute façon, je n'arrive pas à mentir.

- Alors il suffit juste de ne pas en parler ! L'omission, ça te dit rien ?

- Non mais, quand il faut que je dise quelque chose, je le dis. D'ailleurs ça m'a joué pas mal de tours, dans le passé. Et puis, ce n'est pas la première fois que je vous manque de respect, et vous ne m'avez pas encore viré... D'ailleurs, si vous voulez tout savoir, c'est encore une des raisons qui font que vous m'intriguez. Avec tout ce que je vous ai déjà dit, pourquoi vous ne m'avez pas encore viré ?



Merde, finalement, il est assez perspicace, le petit. Je suis bien obligé d'avouer.

- Je préfère quelqu'un qui me sort ses saletés en pleine gueule que quelqu'un qui fait ça dans mon dos. C'est la seule raison pour laquelle tu fais encore partie de mes internes, Lasher.

- Ça, et le fait que je sois un bon médecin.

- ... Possible.

Malheureusement, je ne peux pas nier cette partie - j'aurais aimé, pourtant, rien que pour pouvoir effacer le sourire triomphant qui étire ses lèvres.

- Bref, je me suis demandé pour quelle raison vous agissiez comme ça...

- Mêle-toi de tes fesses.

- ... Alors je vous ai observé, et je n'ai toujours pas trouvé d'explications.

- Tout ça pour ça ? Geez...

- Mais en tout cas, ça m'a donné envie de coucher avec vous.

- Désolé, mais là par contre, c'est carrément hors de question.

Il fait une moue qui n'aurait pas été déplacée sur le visage d'un gamin de dix ans se voyant refuser un jouet, et répond :

- Et pourquoi pas ?

- Je vais te poser une question. Quand tu me regardes, tu vois quoi ?

- Vous.

- Sans déconner... Et quoi d'autre ?

- Un type canon. Un blond aux yeux bleus qui a l'air constamment agacé.

Définitivement, ce type *sait* déchiffrer mes expressions.

- Voilà. Eh bien, moi, quand je te regarde, je vois une de ces horreurs d'humains, un parasite, une bestiole bonne à jeter au purin, une masse de chair grouillante et sonore. Admets que ça ne suscite pas trop le désir.

- ... Vu sous cet angle... Alors, vous haïssez vraiment tous les humains ? Pourquoi vous êtes devenu médecin, alors ?

- Parce que c'est intéressant de réparer des corps.

- On ne dit pas "réparer", on dit "soigner" ou "guérir"...

- Pas chez moi.

- Je vois, dit-il, pensif.

Il se met à manger sa viande en silence, et je le regarde, un peu étonné - lui qui n'a pas arrêté de jouer la pipelette depuis notre arrivée, qu'est-ce qui lui arrive, tout à coup ? Batteries déchargées ? Enfin, je ne vais pas m'en plaindre, vous imaginez. J'en profite pour manger mon poulet au caviar - quelle étrange association - et pour boire mon vin en silence. Quand il la ferme, finalement, il peut se révéler de très agréable compagnie. Comme quoi, tout n'est pas perdu...

Malheureusement, il ne la ferme pas assez longtemps à ma convenance.

- C'est quoi, votre prénom ? demande-t-il brutalement.

- Qu'est-ce que ça peut te faire ?

- Je veux savoir, c'est tout...

On ajoute la curiosité à la liste des défauts de monsieur. Et puis, comment ça se fait qu'il ne le sache toujours pas, d'abord ? Je suis un titulaire, et le chef des internes, merde ! *Son* chef !

Enfin, pas comme si ça me posait vraiment un problème, mais...

- Gabriel.

- Oh ? La vache...

- Quoi ? je demande, sur la défensive.

- Eh bien, ça ne vous va pas du tout, comme prénom... Enfin, ça va avec votre physique, mais... ça ne va pas avec votre attitude de connard.

- Je te conseille d'arrêter là, Lasher. Je suis patient, mais pas *tant* que ça.

- Ok, ok.

- Et puis, je vais rentrer chez moi, d'ailleurs. J'ai fait comme tu as dit, je suis venu au resto, et j'ai mangé avec toi, j'ai respecté ma part du contrat. Maintenant, tu me raccompagnes chez moi, en évitant de nous avoir un accident, et tu arrêtes de me harceler.

- Mais on a pas encore pris de dessert. Et la bouteille de vin n'est pas terminée.



- Termine-la, toi !

- Si vous voulez, mais je ne vous laisserai certainement pas conduire ma MG, alors il ne faudra pas vous plaindre si je conduis bourré.

Je vois encore les quatre brancards de l'autre nuit arriver les uns après les autres, et je me revois aussi engueuler Nina, qui n'en pouvait rien, à propos de la prévention contre l'alcool au volant - et je soupire :

- Non, c'est bon. Ne bois pas plus. De toute façon, même sobre, tu conduis comme un malade, alors je ne veux pas voir ce que ça donne bourré.

Je vide un verre de vin supplémentaire - en plus, c'est vrai qu'il est excellent, c'est une pitié de le laisser là sans l'avoir bu en entier - et je remarque que mon interne me fixe avec un regard... oui, calculateur, c'est le mot juste.

- Quoi ? Tu veux me saouler pour abuser de moi après ? Te fatigue pas, ça marchera pas.

- Tss... Fait chier.

Il ne détourne pas pour autant le regard, et quelque part, je me sens un peu mal à l'aise - c'est comme s'il me déshabillait avec ses pupilles. Un pervers, celui-là, un vrai de vrai.

- Au fait, demande-t-il, ça ne vous dérange pas de vous faire draguer par un mec ?

- Si, ça me dérange. Et ça me dérangerait autant si c'était une fille, tu vois ? Ça me dérange de me faire draguer. Mais quand je serai rentré chez moi, tu arrêteras, pas vrai ?

- Hum... Mais alors, si vous détestez autant les humains, ça veut dire que vous êtes encore puceau, à votre âge ?

Je manque de m'étouffer avec le verre de vin que je suis en train de boire, et je le fixe d'un air ahuri, les joues qui flambent - pourtant, c'est pas mon genre d'être choqué...

- Non, je ne le suis pas. Et ça te regarde pas !

- C'est vrai... Ça ne me regarde pas *encore*, murmure-t-il.

- Et ça ne te regardera jamais ! N'oublie pas, Lasheras. Tu arrêtes de me harceler à partir de ce soir. Si tu ne le fais pas, je me ferais un plaisir de te pourrir la vie. On est d'accord ?

- Mmh...

Il n'a pas l'air très d'accord, à vrai dire, mais c'était une question rhétorique, donc je n'en ai rien à faire, de son avis.

- Raccompagne-moi, maintenant. Je rentre.

Il a la mine boudeuse alors qu'on sort du restaurant - après qu'il ait payé toute l'addition, ce gosse de riche - mais franchement, je ne vois pas à quoi il s'attendait de plus.

Et encore, j'ai fait de gros efforts pour tenir toute la soirée en sa compagnie...

.oOo.

Voilà ! Un chapitre de parlotte, celui-là, mais ça ne sera pas toujours comme ça. ^^

A bientôt pour le prochain !



Chapitre 4

Amis du soir, bonsoir ! J'espère que le chapitre précédent vous a plu, et je vous remercie pour vos reviews et tout et tout ! o/

Voici le chapitre 4, j'espère qu'il va vous botter :3

Bon chapitre !

.oOo.

- Salut, Gabriel ! Alors, ta soirée ?

Les mots à ne pas prononcer. Je lève aussitôt la tête vers Nina, qui sourit de toutes ses dents. C'est vrai qu'elle était au courant... Lasherass lui en avait parlé.

- Une horreur, quoi d'autre ?

- Oh. Rien de palpitant, alors ?

- Qu'est-ce que tu appelles "palpitant" ? je demande, méfiant.

- Je ne sais pas, moi, une déclaration d'amour, un truc du genre...

Je soupire. Elle est vraiment loin du compte, cette pauvre naïve.

- Certainement pas.

Elle a l'air déçue, et c'est tant mieux - comme on dirait qu'elle est au taquet à propos de ma relation avec Joshua Lasherass, ça ne ferait que mettre de l'huile sur le feu que de lui raconter ce qui s'est passé hier soir. Parce que bien entendu, ce crétin ne s'est pas contenté de simplement me raccompagner, merci bonsoir. Quand j'y pense, j'aurais dû m'en douter - c'était un manque de prudence. Et je n'aurais pas dû finir la bouteille de vin non plus, j'aurais dû la laisser sur la table, et tant pis.

Quoi qu'il en soit, le temps de faire le trajet de retour jusqu'à ma maison, l'alcool avait déjà un peu réduit mon champ de possibilités - pas assez pour m'empêcher de marcher, mais assez pour mettre à mal la vitesse de mes réactions.

- Vous avez pas peur, d'habiter tout seul dans ce coin perdu ? il m'a demandé en contemplant la maison.

- Peur ? Peur de quoi ? J'aurais peur si je vivais parmi les humains.

- Je vois. Attention, vous allez tomber.

- Non, je vais pas tomber, et mêle-toi des tes affaires !

Le plus agaçant, chez ce type, c'est le sourire teinté d'ironie qui ne quitte presque jamais son visage. Comme s'il se savait maître de la situation tout le temps. Hier, au restaurant, j'ai tout de même réussi à le lui faire perdre une ou deux fois, mais il réapparaissait presque aussitôt.

Bref, il m'a raccompagné jusqu'à ma porte, et là, il m'a dit en se penchant vers moi :

- Merci de m'avoir accompagné au restaurant.

J'aurais dû me douter qu'il prévoyait quelque chose, mais pour une fois, sa voix était juste normale, sans moquerie quelconque, et dans mon esprit affaibli par l'alcool, je me suis dit que ça lui avait fait plaisir, au final, et que c'était tant mieux, comme ça, il allait arrêter de me harceler.

Et quelque part, je me suis aussi demandé pourquoi il restait penché vers moi si longtemps.

Alors, j'ai relevé la tête vers lui pour lui demander, et voilà : c'était ça, l'erreur de ma vie. Parce qu'il a choisi ce moment-là pour m'embrasser - oui, carrément m'embrasser, le salaud ! - et là, j'ai pas vraiment su comment réagir.

Entendons-nous bien ; si j'avais été en pleine possession de mes moyens, je l'aurais repoussé illico, et je lui aurais claqué la porte et nez, et il serait rentré tout déconfit. Mais avec l'alcool qui courait dans mes veines, le temps de réaction était au moins triplé, et pendant que je ne réagissais pas, il avait glissé ses mains dans mon dos, et il me roulait le patin du siècle.

Le pire, dans tout ça, ce n'était pas de se faire mettre une main au cul (par un *interne*, qui plus est!) ou bien de sentir sa langue dans ma bouche. Non, le pire de tout, l'horreur, l'enfer absolue, c'était surtout que ça me dégoûtait moins que je l'aurais cru. Parce que ce type avait une certaine manière d'y faire, qui faisait que... ça faisait *vraiment* de l'effet. Contre mon gré, évidemment. Frissonner pour de la bave échangée, est-ce que ce n'est pas le truc le plus pathétique au monde ?

Bon, heureusement, j'ai repris mes esprits avant qu'il n'y ait trop de dégâts, et je l'ai repoussé, mais trop tard, le mal était fait. J'ai claqué la porte derrière moi, et il s'est mis à rire. Et puis, il a crié quelque chose qui m'a donné envie de me suicider :



- Comme vous avez laissé votre voiture à l'hôpital, je viendrai vous chercher demain matin, d'accord ?

Il avait raison, ce connard. Je n'y avais même pas pensé *un seul instant*.

- Oh. Et il est venu te chercher, finalement ?

Je lève la tête vers la voix de Nina qui me regarde avec curiosité - et je cligne des yeux.

- Comment tu sais ce qui s'est passé ? Tu lis dans mes pensées, ou... ?

- Comment ça, je lis dans tes pensées ? Ça fait dix minutes que tu racontes le tout à voix haute. Alors, il est venu te chercher ?

Je cligne des yeux à nouveau. J'ai... *tout raconté à voix haute* ? Sérieux ?! Seigneur, je suis carrément plus fatigué que je ne le pensais. Mais quel imbécile !! Maintenant, Nina est au courant de tout...

- C'est pas vrai...

- Quoi ? Il est pas venu te chercher ?

Oh, en voilà une autre à qui je donnerais bien des tartes.

- Ça te regarde pas !

- Mais pourquoi ? Puisque tu m'as tout raconté depuis le début !

Bon, là, si je lui dis que j'ai tout raconté sans m'en rendre compte, ça va me faire joliment passer pour un con, alors je préfère me taire - mais le fait est qu'il est effectivement venu me chercher en voiture. Et que bien entendu, je suis resté silencieux tout le trajet, ce qui n'a pas eu l'air de lui plaire.

- Au fait, c'est toi qui as mon bipeur ? Rends-le moi.

- Ah oui. J'ai fait quelques interventions pour toi, tôt ce matin.

- Je te dirais bien merci, mais j'aurais adoré les faire, si seulement ce crétin ne t'avait pas refilé ce truc. Donc tout est de sa faute, moi je ne prends pas les réclamations.

Elle soupire, fait un mouvement rapide de la tête que je comprends comme un "ok, ok", et s'éloigne, avant que je ne la rattrape, pris d'une appréhension subite.

- Au fait, Nina. Je dis ça pour ton bien, mais *surtout*, tu ne racontes à *personne* ce que je t'ai raconté, d'accord ?

Je pense qu'elle doit comprendre la menace sous-jacente dans le ton de ma voix, car elle hoche la tête aussitôt.

- Bien sûr...

Il ne reste plus qu'à voir si elle va tenir sa promesse.

.oOo.

- Derème et Legat, vous êtes avec moi sur l'opération. Les autres, vous restez dans la salle d'observation.

Ce que ma voix décrète sèchement, c'est la décision attendue depuis longtemps - depuis que la patiente a pris sa décision, en fait - pour savoir qui m'aidera à pratiquer cette splendide et dangereuse opération qui consistera à enlever l'anévrisme non rompu en train de parasiter le cerveau d'une dame de 40 ans à peine.

- Allez vous préparer, vous deux, j'ajoute. On se retrouve dans la salle d'opération dans une demi-heure, ne traînez pas.

Les internes se dispersent en piaillant - les deux désignés aux anges, et les autres, soupirant de désappointement - et alors que je m'éloigne d'eux, je suis rattrapé par l'un d'entre eux.

- Docteur, je peux vous parler, une minute ?

Non. Tu ne peux pas. Enfin, j'aimerais bien répondre ça, mais le fait est qu'en public, ce n'est pas très facile de le rabrouer sans avoir l'air de faire abus d'autorité.

- Un problème, Lasheras ? je demande de ma voix habituelle.

- Non, juste quelque chose que j'aimerais aborder avec vous...

Mais le ton orageux de sa voix et le regard qui crie "**JE VOULAIS CETTE PUTAIN D'OPÉRATION !!**" en dit assez long. Il m'entraîne assez à l'écart pour que personne ne puisse surprendre nos paroles, et me répond :

- Vous avez décidé de me tenir à l'écart de toutes vos opérations, c'est ça ?

- Mmh... c'est ça.

- Juste parce que je vous ai un peu embrassé l'autre soir ?!

- Pour toi, tu m'as *juste* embrassé, Lasheras, mais pour moi c'était le cauchemar de devoir partager ma bouche avec le bout de viande humide et plein de bactéries de quelqu'un d'autre.

- menteur... Vous avez adoré ça. De toute façon, mon hygiène bucco-dentaire est impeccable.

- Comme si t'avais eu le temps de te laver les dents entre le repas au restaurant et le retour chez moi !

- Bon écoutez, c'est complètement puéril, comme conversation - et votre attitude aussi. En tant que titulaire, vous



devez faire un minimum preuve d'impartialité.

- En tant que titulaire, je fais ce qui me plaît, et si j'ai choisi Derème et Legat, outre qu'ils ont l'avantage de ne pas avoir eu la stupide idée de m'embrasser, c'est qu'ils ont des qualités en tant que médecin et que je veux les exploiter - et mon choix était totalement impartial. Et puis si tu ne voulais pas te mettre le chef des internes à dos, il fallait y penser à deux fois avant de l'embrasser.

- Vous êtes vraiment...

Pour une fois, il se retient de me dire ce que je suis vraiment - sans doute que ça ne serait pas joli joli - mais de toute façon, je vois dans son regard tout ce qu'il pense de moi.

Sauf que, petit truc que je n'avais pas prévu, il m'attrape les poignets - avec une force redoutable, en plus, le con. Et son regard n'annonce rien de bon, il a l'air d'hésiter entre la torture jusqu'à ce que j'accepte de l'intégrer dans mon équipe ou le viol en bonne et due forme (pour autant qu'il y en ait une).

- Je n'y peux rien, dit-il d'une voix douce qui tranche avec son regard orange, mais plus vous êtes un fils de pute, et plus j'ai envie de vous. Alors si vous voulez vraiment que j'arrête mon harcèlement, docteur, je vous conseille de vous montrer un poil plus gentil envers moi, et vous verrez, mon intérêt pour vous retombera aussitôt.

- Me demande pas de faire ce que je peux pas faire ! je grimace en essayant de libérer mes poignets de son emprise. Si j'essayais d'être gentil avec toi, ça me donnerait la gerbe.

- Alors, ne venez dire que ce n'est pas de votre faute...

Ses lèvres se posent sur les miennes - encore ?! - ou plutôt devrais-je dire, ses lèvres dévorent les miennes, et cette fois, je suis tout sauf bourré. Et j'essaie bien de me débattre, mais Lasheras est plus grand que moi, plus fort que moi, et certainement plus déterminé que moi. Et j'en ai marre de me faire avoir comme un bleu à chaque fois.

Et sa langue se glisse dans ma bouche, et comme la fois dernière, elle me fait son petit show qui provoque toujours le même drôle d'effet chez moi, le genre à me faire courir des frissons dans les dos et à venir titiller mon bas-ventre.

Merde.

Alors je le mords - j'ai pas vraiment le choix, on va dire, si je ne veux pas me retrouver en position plus que désagréable sous peu - je le mords, et lui, il se recule, d'abord indigné, et puis il se met à sourire.

- Une vraie bête sauvage...

- Sale enulé ! je grogne, en m'essuyant la bouche vigoureusement. J'espère que tu vas profiter de ta dernière journée de détente, parce qu'à partir de demain, l'hôpital, pour toi, ça va être *l'enfer sur terre*, et je pèse mes mots.

Sur ces bonnes paroles, je tourne les talons et je file m'enfermer dans les vestiaires - officiellement pour me préparer pour l'opération, officieusement, pour donner des coups de poing dans mon casier et tout ce qui s'ensuit. Quel connard, ce type !!

Bon. Peu importe l'imminence de l'opération ; il faut que j'emploie au moins dix minutes à me calmer. Parce que je n'ai pas envie que cette connerie de baiser soit la faute d'un mouvement de travers sur le billard - pas envie d'être responsable de la mort d'une patiente. Je pense à ma maison, si calme, à mon chat, à mon ordinateur. Au silence. À la nature.

J'enfile ma blouse et mon calot, et je me dirige vers le bloc opératoire, à peu près calmé.

N'empêche que ce fils de pute va m'entendre, plus tard.

.oOo.

Voici pour ce chapitre ! J'espère qu'il vous a plu ! N'hésitez pas à me laisser des reviews si vous avez aimé :D :D :D



Chapitre 5

Salut tout le monde ! Vous avez donc lu jusqu'ici, et ça me fait vraiment très beaucoup plaisir *o*

Voici le nouveau chapitre, j'espère qu'il vous plaira! Selon toute probabilité, il en restera 2 après celui-là, et un épilogue en plus. :3

J'étais pressée la fois dernière au moment d'updater, je n'ai pas mis les avertissements, donc voici pour cette fois : **attention**, ça cause de **messieurs qui s'embrassent entre eux**, voire plus si affinités, et qui n'arrêtent pas de **dire des gros mots tout le temps**. A bon entendeur salut !

Je vous souhaite un bon chapitre. :3

.oOo.

L'opération de l'anévrisme s'est déroulée sans souci, et même, contre toute attente, Derème et Legat, mes deux internes, m'ont été d'une certaine utilité. Soit, je ne les avais pas choisis pour qu'ils fassent joli dans le bloc, mais je ne m'attendais pas à ce qu'ils me conseillent quoi que ce soit de perspicace - et pourtant, ils l'ont fait, et les deux, en plus. Comme quoi, mon choix avait été bon, finalement ; j'ai bien fait d'avoir exclu Lasherass du lot.

D'ailleurs, quand je suis sorti de l'opération, absolument vanné (essayez donc de rester concentré pendant six heures de suite, vous), il était introuvable. Est-ce qu'il avait peur de la mandale promise ou est-ce qu'il était sur une autre opération, ça, aucun moyen d'en être sûr. Le problème était surtout que je pouvais lui interdire l'accès à toutes mes opérations, mais pour celles de mes confrères, je n'avais pas raison valable, donc il pouvait bien se faire choisir par l'un d'entre eux. Après tout, même le pouvoir d'un chef des internes est limité.

En sortant du vestiaire, je croise le chef, qui a l'air plutôt satisfait de mon travail - il a l'air de ne plus m'en vouloir pour l'affaire du restaurant de l'autre soir et la procrastination qui a suivi.

- Beau boulot, cette opération, Gabriel. Tu es de service, cet après-midi ?

- Non, je pensais rentrer chez moi pour me reposer.

- Bonne idée. Ça fait trois ou quatre nuits que tu fais des gardes, pas vrai ? Tu as l'air fatigué.

Ooh ? C'est rare qu'il abonde dans mon sens, mais je ne vais pas m'en plaindre. C'est vrai que depuis la soirée avec Lasherass, voilà de ça une semaine, j'ai passé tous mes jours, presque 24h sur 24, à l'hôpital. À force de mal dormir dans la petite pièce avec le lit réservé aux médecins, des cernes énormes sont apparues sous mes yeux, et je commence à avoir la tête qui tourne, parfois. Il est temps que je prenne un peu de temps pour moi, c'est un fait.

Après quelques autres mots amicaux, et qui font toujours aussi étranges dans sa bouche, le chef fait demi-tour, et j'enfile mon manteau et mes gants pour sortir - dehors, comme tous les jours depuis quelques temps, il neige. Ma voiture, qui n'a pas bougé du parking depuis un certain temps, est couverte de neige, et elle a du mal à démarrer. J'allume la radio, et la chanson de Ray Charles - *Mess Around* - qui y est précisément diffusée me rappelle avec un luxe de détails inutiles la soirée que j'ai passée avec Joshua Lasherass.

Et aussi le baiser de ce connard avant l'opération. *Connard*.

Au moment où je m'apprête à partir, je vois justement le connard en question sortir de l'hôpital et me faire de grands signes en courant vers ma voiture. Monsieur a l'air d'avoir envie de me voir...

Oh, pitié. Je suis fatigué, j'ai mal à la tête, le pire qui pourrait m'arriver est de devoir parler avec lui là, maintenant. Sans faire attention à ses signes, je démarre en trombe, et je le laisse loin derrière - un regard au rétroviseur me le montre debout dans la neige, immobile, en train de me regarder partir. Je souris.

- Faudrait voir à pas pousser non plus...

Malheureusement, son apparition a fait son petit effet - c'est la tête pleine de lui que je conduis, c'est en pensant à ses réflexions que j'arrive chez moi, et ça doit être sans doute pour ça que je me sens si mal ; il campe dans mes pensées jusqu'au moment où j'enlève mes fringues pour me glisser entre les grosses couvertures de mon lit glacial, jusqu'au tout dernier moment où ma conscience s'agite encore, avant de faire place au sommeil.

Heureusement, dans mes rêves, ce n'est pas lui qui occupe le premier rôle.

.oOo.

Été. Cigales. Calme. Vent chaud.

Douleur.

- Maman...

- *Oh mon dieu, oh mon dieu, ma petite fille, mon bébé, mon enfant...*



Larmes.

Larmes qui tombent sur le carrelage frais. À n'en plus finir.

- Mon enfant... Ils m'ont pris mon bébé... Ma fille...

- Maman...

- Gabriel...

Toux rauque, entre deux crises de larmes.

- Je vais t'apprendre quelque chose, Gabriel... Les humains sont des erreurs de la nature. Regarde ce qu'ils ont fait à ta soeur... Les humains sont des déchets. Des déchets... Des déchets...

Été. Cigales. Calme. Vent chaud.

Brûlant.

.oOo.

Le soulagement vient de je ne sais où - un peu de fraîcheur dans ce brasier.

- Chaud...

J'ai l'impression d'entendre quelque chose, mais le fait est que je ne sais ni où je suis, ni ce qui m'arrive - et ce bourdonnement, qui n'arrête pas de me vriller les tympans... Et les cris de rage de ma mère qui résonnent dans ma tête... Je dors ou je suis réveillé ?

- J'ai chaud... De l'air...

Il y a quelqu'un, dans la pièce ? On dirait des voix... À moins que ce ne soit la mienne ? Un courant d'air subit apporte un peu de fraîcheur à mon esprit, et je commence à ressentir un peu mieux mon corps - empêtré dans mes couvertures, à priori, mouillé de sueur, brûlant de fièvre.

- ... moins dix ici... pas possible ça... laisse pas ouvert longtemps moi...

La voix me parvient de plus en plus clairement, et effectivement, ce n'est pas la mienne - bientôt, je suis en mesure d'ouvrir mes paupières collées, mais tout ce qu'il y a autour de moi se fond dans un flou coloré et immobile - à part quelque chose qui n'arrête pas de bouger près de ce que je pense être mon lit.

- Vous êtes réveillé ? Je ferme la fenêtre, il fait trop froid.

Ce n'est pas la voix de ma mère - c'est une voix de garçon, et la réalité me revient petit à petit, alors que les brumes du cauchemar s'estompent. Qui d'autre connaît l'adresse de ma maison ? C'est mon interne... Joshua Lasheras... je crois.

- ... Lasheras... ?

Les contours se précisent un peu et je découvre une tête bronzée penchée vers moi, et des cheveux noirs qui frôlent mon visage - et à l'intérieur du visage, des yeux noirs qui ne peuvent appartenir à personne d'autre qu'à lui.

- Vous avez 39,8° de température. N'essayez pas de bouger. Je vous ai mis un gant de toilette mouillé sur le front, ça vous soulage un peu ?

- ... Oui...

Avec mes maigres capacités, j'essaie de résumer la situation. J'ai apparemment l'air d'être fiévreux, brûlant, malade, quoi, et il y a Joshua Lasheras chez moi, en train de jouer les garde-malades. J'ai bien envie de lui dire de s'en aller, mais le fait est que je me sens faible, très faible, et, même si j'aurais préféré ne jamais avoir à dire ça, j'ai besoin de lui.

- Et l'hôpital... ? Pourquoi t'y es pas... ?

Ma voix est tellement faible qu'elle me fait peur, et ma vision est toujours un peu floue, ce qui fait que je ne peux pas décrypter les expressions de son visage. Je n'arrive pas non plus à analyser le ton de sa voix lorsqu'il répond :

- Ça fait deux jours que vous ne répondiez pas, les collègues commençaient à se demander quoi. Comme vous avez laissé une fausse adresse dans les papiers administratifs, et que j'étais le seul à connaître la vraie, c'est moi qui ai été envoyé en reconnaissance. Résultat, je vous retrouve malade comme un chien. C'est un vrai glaçon, cette maison... Mais bon, je suis là, je vais prendre ça en main.

- Rentre chez toi... Amène quelqu'un d'autre...

- Comment ? C'est comme ça que vous me remerciez ? Alors que je me casse le cul à vous soigner depuis une journée ? Vous êtes vraiment un connard.

Au mot de "connard", je retrouve encore un peu plus de lucidité - décidément, on ne dira jamais assez les bienfaits d'une bonne engueulade. Il est à moitié assis sur mon lit, et il m'éponge le front avec un gant de toilette mouillé.

- Vous parliez dans votre sommeil. Je crois que même que vous étiez en train de chialer.

Je le fixe, trop faible pour m'énerver ou me mettre en colère - c'est vrai, bordel, j'ai encore rêvé de cet été atroce.



- Vous avez dit quelque chose comme "les humains sont des déchets". C'est fou, ça, même dans votre sommeil, votre misanthropie ne vous quitte pas. J'ai jamais vu ça.

- J'ai peut-être une bonne raison de les détester, je marmonne.

- Laquelle ? Vous voulez m'en parler ?

- Certainement pas !

Je me redresse à moitié sous l'indignation, et aussitôt, je suis suffoqué par une quinte de toux qui m'arrache la gorge. Effectivement, y'a pas à tortiller du cul, je suis dans un sale état.

- Vous énervez pas comme ça. Il faut que vous restiez calme.

- Avec toi dans les parages, c'est pas possible.

Après - apparemment - deux jours passés dans le brouillard, ça me semble dater d'une éternité, mais c'est vrai que je me suis fâché avec lui. C'est vrai qu'il m'a embrassé une deuxième fois. Rien que d'y repenser, ça m'irrite.

- Du calme, du calme, dit-il. J'ai préparé un bain pour vous. Et je vous signale tout de suite que mes compétences particulières, ce n'est pas d'être femme au foyer ni aide-soignante, donc il fallait vraiment que je sois motivé, pour vous faire couler ce bain. Levez-vous, maintenant.

Il me prend le bras avec une force qui me semble surhumaine, comparée à ma faiblesse actuelle, et il m'entraîne à la salle de bain sans même faire une seule remarque grivoise sur ma tenue, qui consiste en un unique caleçon.

- Vous vous désapez tout seul ou je le fais ?

Enfin, presque sans une seule remarque.

- Fiche-moi la paix, sors de la salle de bain...

- Ah, non, j'ai pas envie de vous retrouver noyé dans la baignoire. Je reste ici.

Il a l'air inflexible... Tant pis, il me faudra supporter son regard inquisiteur - et de toute façon, je ne suis pas de taille à affronter un bain tout seul, c'est net. C'est avec irritation que je le vois prendre l'initiative de me nettoyer le dos et le reste, mais le pire, c'est sans doute que je n'ai même pas la force de m'énerver.

Enfin, presque pas.

- Mais me lave pas avec tes mains ! Utilise un gant de toilette !

- Les gants de toilettes, c'est plein de bactéries, c'est pas sain.

- Pas s'il est propre !

- Arrêtez de vous énerver, je vois que vous avez la tête qui tourne. J'ai déjà cherché les gants de toilette propres et j'en ai pas trouvé, donc vous vous contenterez de mes mains.

Merde, effectivement, je n'ai pas mis de gants de toilette à la lessive récemment - ça m'apprendra, tiens... Et ses mains pleines de gel douche caressent mes bras, mon cou, mon dos... mes reins...

- EH LÀ, descends pas si bas !!

Mon cri indigné me demande tant de force que j'en ai la tête qui tourne encore plus. Décidément, je déteste être malade : c'est impossible de s'énerver correctement.

- Je suis bien obligé, pour vous laver.

- Je vais le faire tout seul !

- Tss...

Mais l'eau chaude du bain me paraît brusquement glaciale, et je me mets à trembler de manière incontrôlée - une belle poussée de fièvre.

- Et voilà, vous l'avez bien cherché, me dit Joshua en passant sa main mousseuse sur mon front brûlant avec douceur. Calmez-vous, je m'occupe de tout.

Il me lave les cheveux - dire que ça fait une éternité que personne d'autre que moi n'a touché à mes cheveux... - et il me les rince en passant sa main dedans, et parfois, il se penche et il m'embrasse dans le cou.

- Tu crois que je t'ai pas vu ? Arrête ça !

- Vous êtes vraiment une fichue tête de bourrique, grogne-t-il. C'est pour vous détendre que je fais ça.

- Ça ne me détend pas *du tout*, alors tu peux arrêter.

Après des hauts et des bas, il m'autorise enfin à sortir du bain, et m'enroule dans une serviette propre, avec autant de soin qu'une mère pour son petit.

- Ça te va pas, d'être si attentionné, je remarque alors qu'il me frotte les cheveux dans une serviette.

- Oui, mais figurez-vous que j'ai pas trop le choix, avec vous. Alors vous la fermez et vous vous laissez faire.

Il va même jusqu'à me sécher les cheveux avec le séchoir après m'avoir habillé avec un pyjama qu'il a trouvé au fond



d'un tiroir - et, bercé par le ronronnement de l'appareil, je plonge dans une sorte de somnolence qui m'oblige à baisser ma garde. Mais il n'en profite pas, et étrangement, ses doigts dans mes cheveux ne sont pas la sensation la plus désagréable que j'aie connue. C'est même plutôt... relaxant.

Je ne sais pas trop à quel moment, mais il me semble que je finis par m'endormir à nouveau.

Et sans faire de cauchemars, cette fois-ci.

.oOo.

Voici donc pour cette fois :3 si vous avez aimé, vous connaissez le topo... *fait ses yeux de bambi*

A bientôt pour le prochain !



Chapitre 6

Bonsoir, mes gens ! Ravie de vous revoir depuis le dernier chapitre ! Merci pour vos reviews, c'est tellement graouh, je vous aime, grah !! *en perd ses mots* *tousse* *se reprend* donc, merci infiniment :D

Voici le nouveau chapitre, j'espère qu'il vous plaira, même s'ils ont tendance à être de plus en plus courts au fur et à mesure ToT

Note : ouske y'a **deux garçons dans un même lit**, et ouske quand y'a deux garçons dans un même lit, c'est **pas pour faire du tricot**. (Et ouske Sana est terriblement gênée d'écrire des lemons, et implore votre clémence.) Ouske y'a des **gros mots**, et tout comme d'habitude 8D

Ouske les **homophobes**, comme d'hab, devraient **pas lire**, mais je suppose qu'ils sont prévenus depuis le temps. :D

Bonne lecture !

Note : bon, décidément mes ptits bitoniaux séparateurs de paragraphes veulent décidément pas s'afficher au centre. ToT Je suis désolée ! Donc voilà, imaginez-les au centre ToT

.oOo.

J'ai l'impression qu'il s'est passé un temps infini entre le moment où je me suis endormi et celui où je me réveille, mais lorsque j'ouvre les yeux, Joshua est toujours là - ses yeux noirs me fixent, et me fixent d'une distance bien trop proche.

- Qu'est-ce que tu fais dans mon lit ?

La fièvre est revenue, je le sens - elle empâte mes mots, et m'entoure le crâne d'une sorte de cocon, et elle m'empêche de me mettre en colère, une fois de plus.

- Je veille sur toi, murmure-t-il.

- Tu ne veilles pas... Tu squattes. Et en plus tu me donnes chaud...

Il est allongé là, tout contre moi, et son nez touche presque le mien. Il me caresse le bras et il y a du feu qui brûle dans ses yeux. Je ne sais pas pourquoi je ne me recule pas alors que je sais très bien ce qu'il va faire - mais le fait est que je ne cherche pas à éviter son baiser.

Est-ce que c'est parce qu'il le sent qu'il se montre brutalement plus passionné ? Il se colle contre moi, il me serre dans ses bras, glisse une jambe entre les miennes - et il m'embrasse, et comme toutes les fois précédentes, il me fait frissonner, et j'ai la tête qui tourne (impossible de savoir si c'est la fièvre ou pas...).

Fatigue ou autre chose, je n'ai même pas envie de résister, bizarrement. Et il doit bien sentir que ce n'est pas comme les fois précédentes, parce qu'il se recule légèrement et murmure :

- ... Tu ne m'envoies pas valser contre le mur ?

- Avec la force que j'ai en ce moment ?

Je pensais montrer un ton plein d'ironie, mais ma gorge est bizarrement nouée, et ça ressemble plus à un couinement de souris qu'à autre chose.

- Mais tu ne m'engueules même pas, ça tu pourrais le faire...

Avant que je puisse vérifier ses paroles, il m'embrasse à nouveau, et il fait le vide dans ma tête. C'est... pas un truc que je suis fier d'avouer, mais... Il se peut que je ne déteste pas tant que ça, finalement... Enfin, c'est juste une pensée que j'ai sur le moment, bien sûr, parce que son baiser me fait de l'effet, et que j'oublierai dès qu'il se sera reculé...

Est-ce parce qu'il le sait qu'il ne se recule pas ? Il me caresse le dos, il se serre encore contre moi, il se cambre, et je crois que je fais un peu pareil... J'ai les joues brûlantes - c'est la fièvre, bordel, la fièvre ! - et décidément, je n'arrive pas à résister... Je sens son érection naître contre ma hanche, et ça ne me dégoûte même pas. Pire que ça - j'en ai une, moi aussi.

Seigneur, Joshua Lasheras (interne, de surcroît) fait naître une érection chez moi.

Non, pas possible - c'est le réveil, c'est parce que je viens à peine de me réveiller ! Ce n'est certainement pas une manifestation d'un quelconque désir que je ressentirais pour lui...

- Gabriel, j'ai envie de toi...

Il murmure dans mon cou, et cette imbécile d'érection (la mienne) s'agite brusquement, comme affolée, et cette fois, pas de doute, c'est de sa faute. Je n'ai même pas le courage de répliquer...



Il glisse sa main sur ma peau, et descend lentement, jusqu'à cet endroit où ma crédibilité est définitivement rendue égale (voire inférieure) à zéro - et je me dis que je suis prêt à le frapper si un seul sourire triomphant naît sur ses lèvres, mais il a l'air d'en être très conscient (ou alors, vraiment absorbé par le désir) parce qu'il ne fait aucun commentaire. Il se contente de me caresser, doucement, et j'en ai les poils qui se dressent sur la peau - j'ai pas le souvenir que ça m'ait fait cet effet quand j'avais testé, au collège et au lycée.

Alors, il faut croire que j'ai envie de lui, moi aussi...

Il m'enlève mon tee-shirt de pyjama, et je ne proteste pas - et il m'enlève mon pantalon de pyjama, et je ne dis rien non plus. Et lorsqu'il m'enlève mon caleçon, il me regarde comme si j'allais finalement changer d'avis, mais on va mettre ça sur le compte de la fièvre, et je le laisse faire. Il fait ça tout en douceur, et je n'ai pas la force de lui dire non, même si je pressens que je vais le regretter par la suite. Je n'arrête pas de me dire que je le repousserais si jamais il se montre trop brutal, mais il a l'air particulièrement attentif à ne pas m'effaroucher (et ça m'énerve, en un sens...), et il fait tout très lentement.

- Profiteur...

Cette fois, il sourit. Mais bizarrement, son sourire de ne me donne pas envie de lui foutre une tarte dans la tronche comme d'habitude.

- J'avoue. Je profite, tant que tu es à ma portée. C'est la seule occasion pour moi...

Et il m'embrasse dans le cou, dans le creux de l'épaule... Je savais pas que c'était si agréable de se faire embrasser là, bordel ! À cause de lui, je perds tous mes moyens, et je gémiss comme un pauvre idiot - et bien sûr, mes réactions lui plaisent alors il ne s'arrête pas là.

- T'as déjà couché avec un garçon ? me demande-t-il.

Je ne sais pas s'il s'en rend compte, mais il vient de joliment casser l'ambiance, et j'ai envie de me rhabiller... Et comme toujours, il doit sentir ma brusque réserve, car il ajoute :

- Je veux savoir, parce qu'on ne s'y prend pas de la manière selon si c'est oui... ou pas.

- Ça m'est déjà arrivé, oui, je réponds, mal à l'aise. Mais c'était quand j'étais ado, alors ça fait plus de dix ans...

- T'étais de quel côté ?

J'imagine que c'est juste pour mon bien-être qu'il demande ça (pour autant qu'un type comme lui puisse se préoccuper de mon bien-être) mais quand même, qu'est-ce que c'est embarrassant...

- Hum... dominé...

Et le souvenir que j'en ai gardé, c'était que ça faisait foutrement mal, ce qui explique pourquoi je conserve une nette appréhension de la suite du programme de cette nuit. Et en plus de ça, je réalise un problème majeur :

- J'ai pas de capotes ici...

- J'en ai, moi, répond-il calmement. Et j'ai aussi du lubrifiant...

- T'as tout prévu, connard...

Il rit doucement - presque avec tendresse, on dirait, mais comme il s'agit de Joshua Lasheras, ça ne peut être qu'une illusion - et il m'embrasse, à nouveau, bordel ! je suis complètement captif de ses baisers, là. Échec.

Ça fait tellement longtemps que je n'ai pas couché avec quelqu'un. Des années et des années... Et ça ne me manquait pas, parce que les hormones n'ont jamais joué un rôle prépondérant chez moi. Quant aux derniers souvenirs que j'en garde, il y a celui avec la fille de ma classe, qui au final, n'était qu'un coup totalement banal, sans que je sache si c'était elle qui était nulle ou si c'était moi, et il y avait ce gars, pendant les vacances d'été, et j'en garde un souvenir assez douloureux. Après, je n'ai plus été tenté de renouveler l'expérience.

Ce type - mon interne, j'arrive toujours pas à y croire... - est donc ma première expérience sexuelle depuis que j'ai 16 ans, et considérant que j'en ai 29 bien sonnés... on table sur presque 14 ans de chasteté. C'est du lourd.

Mais en fait, ça se passe de façon totalement contraire à toutes mes appréhensions. Déjà, il n'arrête pas de m'embrasser dans le cou, et il faut croire que je suis particulièrement sensible de cet endroit - en faisant ça, il m'empêche de me concentrer sur autre chose. Et tout tranquillement, sans même que j'arrive à m'indigner, il glisse un doigt entre mes fesses (après avoir sorti le lubrifiant, comme j'arrive à le remarquer malgré ma conscience éparpillée) et l'insère tout doucement à l'intérieur de moi...

Je crois que je vais mourir de honte. Je dois être écarlate, et pas à cause de la fièvre. En plus, force est de reconnaître que du bout des doigts, dans mon corps, il titille un endroit qui me fait pas mal d'effet. J'ai honte...

- Ça va ? demande-t-il.

- La ferme. Oui, ça va.

Il sourit, il m'embrasse, et à sentir son corps tout contre moi (il paraît tiède, tellement je suis brûlant), je sens qu'il se prépare pour l'instant fatidique. Et j'ai honte, mais je ne suis pas franchement très rassuré.

Est-ce que c'est pour ça que je n'ai plus voulu coucher avec personne depuis l'adolescence ? Parce que je trouvais ça



horriblement embarrassant et humiliant, pour peu d'avantages au final ? Mais là, c'est différent. Parce que déjà, quand il me pénètre, ça fait drôlement moins mal que ce que j'imaginai - le souvenir que j'en avais gardé. Effectivement, ça tire... Et les premiers allers-retours ne sont pas très faciles. Mais petit à petit, merde... Je suis bien obligé d'admettre que c'est agréable.

Sacrément agréable. Merde.

C'est là que je réalise que j'ai beau être un chirurgien talentueux et reconnu, il y a encore plein de choses qui échappent à mon champ de compréhension. Après tout, s'il y a tant de gens qui aiment faire l'amour, c'est peut-être pour une raison précise...

J'arrive à la toucher du bout des doigts, cette raison. À chaque aller-retour qu'il fait, dans mon dos, tout contre moi, j'ai cette sensation bizarre qui me court dans les veines, qui brûle dans mon ventre, et qui me force à me cambrer, totalement malgré moi, pour qu'il puisse aller plus profondément, et que ce soit encore meilleur. Et il couvre mon cou de baisers, il me mord l'épaule, et il caresse mon érection en même temps - je ne sais plus où donner de la tête.

Bordel, j'en peux plus. C'est trop d'un coup, je vais exploser - faites que ça s'arrête...

Mais il n'arrête pas, et le plaisir n'arrête pas de monter non plus, et je vais vraiment exploser, si ça continue ! C'est affolant. Je suis brûlant, et Joshua aussi, et la pièce est brûlante - tellement, même, que j'arrive à distinguer de la condensation sur les fenêtres. J'ai envie de lui dire de s'arrêter, mais je le tuerais s'il me prenait au mot.

- A-aah... L-Lasher...

- 'Tain, murmure-t-il, m'appelle pas comme ça dans un moment pareil...

Alors je ne dis rien du tout, parce que dire simplement... "Joshua"... argh, c'est même pas la peine d'y penser. Trop intime, bien trop embarrassant. Mais lui, il ne se prive pas pour m'appeler par mon prénom... Et je n'ai pas le souvenir que quelqu'un l'ait jamais prononcé de manière si sensuelle.

- Gabriel...

Merde... C'est trop bon. Je suis en train de jouir - et si je ne me rappelle pas d'autre chose que de la douleur lors de mes expériences d'adolescent, c'est que je n'avais sans doute pas eu d'orgasme. Pas comme maintenant. Là, maintenant, c'est impossible de se rappeler que la douleur a existé - c'est juste du plaisir, et à s'en faire péter les neurones. C'est indescriptible...

J'ai l'impression que je n'existe plus.

.oOo.

- Docteur Lerielli, l'infirmière en chef a dit qu'elle voulait vous voir, vous devriez y aller.

- J'y vais.

- Docteur, et le patient de la B32 ?

- J'arrive, une minute.

- Docteur, il y a...

- Une minute !!

Depuis que je suis revenu de ma convalescence, il y a une semaine, ça n'arrête pas. Je suis surchargé de boulot, pour compenser tout ce que j'ai raté pendant les deux longues semaines qu'ont duré ma grippe et ma guérison - Noël et la St Sylvestre, qui comptent parmi les jours les plus chargés dans la vie d'un hôpital, rien que ça !

Mais enfin, ça fait du bien, de se replonger dans le travail - ça m'évite de penser à la façon dont ma vie a brutalement changé depuis que Joshua Lasher m'a plus ou moins convaincu de coucher avec lui.

Voilà - il ne se passe pas une journée, une heure, sans que je repense à ça. Je revois son sourire à la fin, avant qu'il ne me demande comment c'était, et qu'est-ce que tu voulais que je te dise ? Je n'ai rien dit. C'était juste le pied, c'était trop bon, et c'était bien trop dur à admettre, alors je n'ai rien dit. J'ai fait la gueule, comme d'habitude. J'ai fait semblant de me rendormir, et il s'est endormi à côté de moi. Et je l'ai regardé, toute la nuit, et maintenant, il m'obsède complètement.

D'autant plus qu'il a attrapé ma grippe, alors ça fait au moins deux semaines que je ne l'ai pas vu. Bon, c'est pas comme si j'avais vraiment envie de le voir, mais...

- Des nouvelles de Joshua ?

Ce sont des internes à moi qui papotent pas très loin de l'endroit où je me trouve. Je ne peux pas m'empêcher de tendre l'oreille dès que son prénom me parvient. Moi, des nouvelles de lui, je n'en ai aucune.

Bon, je n'ai pas cherché à en avoir, non plus...

- Oui, il va mieux, il devrait revenir dans pas longtemps, répond une fille. C'est ce qu'il m'a dit avant-hier, en tout cas.



Comment ?! Elle lui a parlé avant-hier ? Comment elle a fait, d'abord, elle l'a appelé, ou quoi ?

- Tant mieux, répond un garçon que j'identifie comme Paul Derème. Ça manque un peu d'animation, sans lui, vous trouvez pas ?

Oh, qu'ils m'énervent... Je ne sais pas pourquoi, mais ils m'énervent. C'est soit le fait qu'ils parlent de Joshua si familièrement (et c'est qui cette fille pour lui, d'abord ?), soit c'est le fait qu'ils papotent alors qu'ils ont du boulot à faire (oui, c'est plutôt ça, à mon avis...) - quoi qu'il en soit, ils m'énervent. Je me retourne.

- Monsieur Derème, si vous voulez de l'animation, je peux vous en trouver !

Silence de mort qui tombe sur le groupe d'internes. Il y a là Paul Derème, Louis Legat, Yuuya Fuji (le frère de Nina), et Alice Pignolet, celle qui a fixé tout le monde sur l'état de santé de Joshua. Les quatre internes me fixent d'un air anxieux, et je me sens mieux - voilà, c'est ça ! Ça, c'est moi. Je terrorise les internes, je suis inutilement cruel et méchant avec eux. Et je ne m'en fais *certainement pas* pour l'un d'entre eux qui est malade (à cause de moi.)

- Eh bien, monsieur Derème, je vous charge des lavements de toutes les personnes de l'étage, j'espère que ça vous procurera l'animation que vous désiriez.

- Docteur..., commence-t-il, d'un ton désespéré.

- Vous n'avez pas compris ? Vous voulez que je répète ?

Mon ton glacial le dissuade de demander grâce.

- Non...

- Eh bien, allez-y, alors !

Sur ce, il s'enfuit aussitôt, suivi par ses trois amis, et me laisse seul avec mon vague sentiment de triomphe - tempéré par une irritation certaine. Alors comme ça, cette idiote de Pignolet a eu des nouvelles de lui ? Et moi, je n'en ai pas...

Non - j'arrête ça tout de suite. Pour la millième fois, ça m'est égal. C'est juste un interne. Il se trouve que j'ai couché par hasard avec lui la semaine dernière, c'est tout.

C'est tout...

- Ça va pas, Gabriel ? Tu fais une drôle de tête.

Je me tourne vers Nina, qui vient d'arriver à côté de moi sans même que je la remarque. Oh, si elle savait à quel point ça ne va pas ! Tout va de travers. Je perds mes repères, et ça, ça ne va pas du tout ! D'ailleurs, rien que le fait que j'aie (presque) envie de lui raconter tout ce qui s'est passé, ça prouve que tout fout le camp.

- C'est rien, ça va... Je suis un peu fatigué.

Je sais quel est le problème. À cause de Joshua, et cause de cet imbécile d'orgasme, c'est ma misanthropie qui est en train de foutre le camp ! Je veux qu'elle revienne, moi ! Les humains sont des déchets, les humains sont des bons à rien, les humains ne sont qu'un tas d'hormones sur pattes ! Et j'en fais partie, moi aussi.

- T'es sûr ? Tu devrais te reposer un peu...

- C'est bon, mêle-toi de tes affaires.

Je déteste l'humanité. Et ce n'est pas un simple *onenight stand* qui y changera quelque chose.

Je refuse.

.oOo.

Voilà, mes gens ! A suivre prochainement, le dernier chapitre, puis l'épilogue !

Merci d'avoir lu jusque là 8D



Chapitre 7

Salutations, les gens ! Je vous remercie d'avoir lu jusqu'ici ! Et je vous remercie aussi pour vos reviews, qui me font toujours extrêmement plaisir *w* et visiblement, vous avez eu l'air d'apprécier le lemon, ce que me rassure à un point que vous pouvez pas imaginer, parce que les lemons et moi, même si j'aime *beaucoup* les lire, c'est une autre paire de manches que de les écrire.... 8D

Bref, voici donc le dernier chapitre ! Un after suivra...

Note : c'est toujours des **relations entre garçons**, y'a toujours du **langage de méchant vilain pas beau** (on les changera pas, ces deux-là u_u'), et *Gabriel et Joshua appartiennent respectivement à moi et ma potesse Jyô*. 8D

.oOo.

- Docteur Lerielli, ça fait un temps *fou* qu'on ne s'est pas vus.

Je manque m'étouffer avec la gorgée de café que je suis en train de boire, et de renverser le gobelet par la même occasion. Réprimant ma toux, je tourne la tête vers le propriétaire de la voix, un beau garçon avec des yeux noirs et des cheveux noirs, qui me regarde d'un air délicieusement ironique en s'approchant de moi.

J'ai vraiment pensé "*délicieusement* ironique" ? ...

- Comment allez-vous ?

- Beaucoup moins bien depuis que tu viens de m'adresser la parole, mais passons.

Je mens. Le misanthrope en moi a honte, mais on dirait vraiment que je suis content de le revoir.

- Comment ? C'est comme ça que vous m'accueillez alors que ça fait trois semaines qu'on ne s'est pas vus ?

- C'était trois semaines de vacances, crois-moi.

Le problème, c'est que je suis tellement habitué à lancer des vacheries dans la tronche de tout le monde, que j'ai totalement désappris à dire des trucs gentils. Bon, c'est pas comme si je voulais *effectivement* lui dire qu'il m'a manqué ou quoi, certainement pas. Mais le fait est que même si je le voulais, je ne pourrais pas.

- Ah oui...

Bon, de toute façon, j'ai déjà remarqué que ce type a comme un sixième sens pour tout ce qui est d'analyser les expressions de mon visage et le ton de ma voix, donc je pense qu'il n'est pas dupe non plus. Mais je ne suis pas en reste - moi aussi, j'arrive à lire ce qu'il ressent, parfois...

Et là, on dirait bien qu'il a envie de moi. Il y a la même flamme qui brûle dans son regard que lors de cette fameuse Nuit. Mais on est en public, là, et même si personne n'a l'air de faire attention à nous, il faut tout de même prendre garde.

- Je vais te montrer les patients dont il faut que tu t'occupes, maintenant que tu es revenu.

Il fait un signe de tête, et me suit alors que je m'engage dans un couloir. J'ai l'impression que la tension enrobe chacun de mes pas et se concentre dans mon dos, vers lui, et bien sûr, il ne fait rien pour alléger l'ambiance.

- C'est à quel étage, le premier patient qu'on va voir ? me demande-t-il à voix basse.

- Celui du dessous.

- On prend les escaliers ?

Je lui jette un regard, auquel il répond par un air innocent. Il n'y a pas souvent grand monde dans les escaliers, vu que tout le monde emprunte les ascenseurs...

- Ok...

À peine a-t-il refermé la porte de la cage d'escalier qu'il est déjà en train de m'embrasser. Intérieurement, je m'indigne - bordel, le fait d'avoir couché avec moi une fois ne lui donne pas le droit de m'embrasser n'importe où et n'importe quand !

Mais extérieurement, j'ai l'air tout ce qu'il y a de plus docile, je crois, avec mes bras passés autour de son cou et mon corps collé contre le sien - on ne peut plus consentant. Et puis, tout bien considéré, si je ne voulais vraiment pas qu'il m'embrasse, j'aurais pu l'obliger à ce qu'on prenne l'ascenseur (encore qu'il aurait trouvé le moyen d'y faire quelque chose aussi, j'en suis sûr...).

Ah, quelle girouette... je me dégoûte.



- T'aurais pu venir me voir pendant que j'étais malade, grince-t-il entre deux baisers.
- Je savais pas où t'habitais.
- Y'a mon adresse dans les registres... Et moi, c'est ma véritable adresse.
- Comme si j'allais aller voir un simple interne pour m'assurer de sa santé... Quelle idée débile.

Il sourit, et pour toute réponse, il m'embrasse à nouveau, passionnément - et j'oublie un poil le fil de notre discussion.

À vrai dire, je me suis posé pas mal de questions, durant ces trois semaines de distance forcée. Je me suis demandé si, maintenant qu'il avait eu ce qu'il voulait, il allait me laisser tranquille, ou si au contraire il reviendrait à la charge avec encore plus d'insistance. Le fait de n'avoir pas eu de nouvelles de lui pendant longtemps m'avait plus ou moins confirmé dans la première idée, mais force est de constater qu'au final, ces retrouvailles annoncent plutôt la deuxième.

- On se trouve une pièce inoccupée ? murmure-t-il d'un ton plein de désir.

- Ça va pas, la tête ? J'ai certainement pas envie de refaire ça avec toi.

Il se recule, un peu douché, je crois, et m'observe, avant de sourire légèrement.

- menteur... Mais si tu ne veux pas le faire ici, c'est pas grave. Je peux aller chez toi, ça me va...

- Écoute, Lasheras... Soit, tu as profité de ma maladie pour parvenir à tes fins. Mais maintenant, je suis guéri, et je n'ai pas l'intention de recommencer ça, pigé ?

Cette fois, le sourire disparaît totalement de ses lèvres - et moi je mens comme un arracheur de dents. Mais je n'ai vraiment pas envie d'entamer une relation avec quelqu'un, un humain, un interne ! Alors là, non. C'est trop pour moi. Je vais continuer à me cantonner à ma haine du monde en général, et ça m'ira très bien.

Par contre, Joshua, lui, n'a pas l'air de bien comprendre le pourquoi du comment.

- Pourquoi tu dis un truc comme ça juste après m'avoir embrassé passionnément ? Ça casse toute ta crédibilité.

- D'abord, c'est toi qui m'as embrassé passionnément ! J'ai juste répondu un peu à ton baiser...

- Un peu seulement ? ricane-t-il.

- C'était dans le feu de l'instant, je rétorque en rougissant (un peu). C'est les hormones, c'est tout.

- Continue de laisser parler tes hormones, alors...

Et sans me laisser le temps de répondre, il m'embrasse à nouveau - et, merde, j'adore quand je laisse parler mes hormones, mais c'est juste pas acceptable... Je peux pas le laisser continuer à me déboussoler encore plus que je ne le suis déjà... Faut que je retrouve mes repères...

Merde, il embrasse trop bien...

Tant pis, j'abandonne... Jusqu'à ce qu'il se lasse de moi, je suppose.

De toute façon, je ne peux pas résister contre lui...

Il a gagné.

.oOo.

- Gabriel ? Tu dors ?

- Hmm... Fiche-moi la paix...

- Il y a une tempête dehors...

Je grogne et je retourne dans mon lit, tout en jetant un coup d'oeil endormi en direction de la fenêtre, où la pluie martèle la vitre de toutes ses forces, alors que le vent hurle des malédictions.

- T'es obligé de me réveiller pour une conne de tempête ?

Décidément, ce gars est un crétin ! Je replie mes jambes et j'enfonce ma tête dans l'oreiller, avec l'envie bien palpable de me rendormir, et je sens ses bras m'enlacer et son corps se coller contre le mien, son front contre mon dos.

- Gabriel...

Bon, apparemment, il n'a pas envie de dormir, lui.

- Ferme-la, putain, je grommelle tout en bâillant. Je veux pioncer.

- Avant de t'endormir, dis-moi... Comment ça se fait que tu détestes les humains ?

Oh non. S'il y a bien un sujet dont je n'ai pas envie de parler, c'est celui-là. Et puis, pourquoi c'est maintenant qu'il amène le sujet sur le tapis ? Ça commence à faire quand même un joli bout de temps, depuis que j'ai accepté de... *sortir avec lui* - geez, j'ai l'impression d'être une adolescente en chaleur, quand je dis ça...

Bref, il avait eu tout le temps d'aborder le sujet, alors pourquoi il choisit cette putain de nuit, à trois heures du matin ?

- Alors ?



- J'ai oublié.

Il ne se laisse pas désarçonner par ma réponse sèche, et m'embrasse l'épaule - le petit salaud, il sait que je ne peux pas résister à ça. Je me tourne vers lui, agacé.

- Tu sais que t'es chiant ? Tu m'empêches de dormir.

- Je sais, tu te rendormiras après. Alors, ta haine des humains ? C'est dû à un truc bien précis ?

Ça va faire un mois et demi qu'on couche ensemble assez régulièrement, et je commence à plutôt bien connaître le lascar. Si je ne lui dis pas ce qu'il veut savoir maintenant, il va m'emmerder pendant tout le reste de la nuit pour me tirer les vers du nez. Eh bien, au fond, s'il n'y a que ça pour lui faire plaisir, je vais lui dire. Étrangement, depuis que je le fréquente (de façon intime, s'entend), j'ai pris un peu de distance avec cette histoire.

- C'est à cause de ma soeur.

- De ta soeur ?

Il me fixe d'un regard intense, tout ouïe, et je soupire - qu'est-ce qu'il ne me fait pas faire...

- Oui. Et de ma mère, aussi. Quand j'avais dix ans, ma grande soeur Lise, qui en avait seize à l'époque, a été violée et assassinée par une bande d'adultes qui avaient visiblement un peu trop bu.

Il me jette un regard franchement interloqué, et je lis dans ses yeux "comment tu peux dire un truc comme ça aussi calmement ?" mais il ne dit rien, et je sens qu'il me porte toute son attention, alors je continue, tout aussi détaché :

- Ma mère a totalement perdu les pédales, quand c'est arrivé. Rien de plus normal, j'imagine, mais elle s'est mise à haïr tout le monde. Et elle m'a appris à faire pareil...

Je me rappelle encore de ses hurlements de désespoir, sur le carrelage de la cuisine, avec les cigales en fond sonore... Même à presque vingt ans de distance, la scène me paraît toujours aussi irréaliste.

- ... D'où mon caractère actuel. Ça aurait pu s'arranger par la suite, peut-être, mais le procès a piétiné pendant de nombreuses années, et ils ont finalement condamné les accusés à deux ans de prison, à peine, parce qu'ils n'avaient soi-disant pas assez de preuves de leur culpabilité. Et ça ne m'a pas vraiment appris à mieux aimer mes semblables. Voilà le pourquoi du comment, satisfait ?

Je n'ai pas vraiment envie de m'étendre sur cette histoire - même si elle a beau dater, à présent, c'est une plaie qui ne s'est jamais vraiment refermée, parce que j'aimais ma soeur plus que n'importe qui au monde, et parce que je me suis senti affreusement coupable de sa mort ; après tout, c'était en venant me chercher chez un de mes amis pour me ramener à la maison, un soir d'été, qu'elle a disparu. Si je n'y étais pas allé, chez cet ami, elle serait certainement encore en vie...

Joshua me fixe d'un regard indéchiffrable.

- Je ne sais pas ce qui est pire, les horreurs que t'es en train de me raconter, ou le ton banal sur lequel tu les dis. C'est la vérité ?

- D'un bout à l'autre.

- Mais alors, avec ta haine du genre humain, pourquoi tu as voulu devenir médecin ?

- Parce que le fonctionnement du corps me fascine... Principalement. Et puis, j'aime bien la vue du sang. Et le contact de la mort...

- Tain, mais t'es complètement déprimé, comme gars, en fait ! s'exclame Joshua.

- Mais non, n'importe quoi. Il faut bien être plus ou moins attiré par ces choses-là pour devenir médecin... Bon, voilà, tu sais tout, je peux me rendormir, maintenant ?

Il grommelle un "oui" de mauvaise grâce, et je lui tourne le dos pour me rendormir, mais le fait de raconter cette histoire m'a totalement tiré du sommeil.

Je repense à ma mère, qui m'a éduqué dans la haine de mes semblables jusqu'à sa mort, quand j'avais vingt ans - elle n'a jamais surmonté la perte de ma grande soeur. Et je repense à toutes ces dernières années, marquées par une solitude hors-normes, qui me convenait tout à fait, jusque tout récemment, mais qui, maintenant que j'ai quelqu'un qui dort dans mon lit toutes les nuits depuis un mois et demi (enfin, quand on n'est pas de garde), me paraîtrait insupportable si je devais repasser par là.

J'aurais cru qu'il se serait lassé de moi et de mes humeurs plus tôt, mais c'est loin d'être le cas - il continue à venir squatter chez moi chaque fois qu'il peut, et il a l'air de vouloir me sauter dessus pour me faire l'amour dès qu'il me voit... et ça fait bizarre.

Je suis bien forcé d'admettre qu'à son contact, je deviens plus sociable. J'aime pas trop l'idée, mais même les internes le disent : je suis moins méchant qu'avant. Mais ils ne savent pas pourquoi, bien sûr, parce que la relation que j'ai avec Joshua est tenue absolument secrète.

Ce qui me dérange le plus, dans tout ça, c'est que je commence sérieusement à tenir à lui ; et tenir à quelqu'un, c'est toujours une source de problèmes. Y'a qu'à voir ce qui s'est passé avec ma mère et ma soeur... et on s'étonne que je



ne veuille plus être proche de personne ?

Le fait est que pour le coup, je suis clairement en train de tomber amoureux de ce type, cet interne, ce gosse de riche capitaliste, ce taré qui roule à 160 à l'heure sur l'autoroute et qui rigole quand il se fait flasher.

Ma vie change, mon coeur fond, je commence à moins détester les humains... le misanthrope meurt en moi. Et le pire dans tout ça, c'est que je ne suis même pas sûr que ce soit une mauvaise chose... Et c'est lui qui est la cause de tout ça. Et quelque part, peut-être, un peu, je lui suis reconnaissant...

Bon, bien sûr, je ne lui dirai jamais.

Il me serre contre lui, et je me rendors...

Plus de cauchemars pour moi, ces temps-ci.

.oOo.

Voilà, c'était le dernier chapitre ! J'espère que l'histoire vous aura plu ! Si c'est le cas, on se revoit pour l'after. ^^ Je vous fais des bisous ! 8D



After

Salutations distinguées, les gens ! Merci d'avoir lu, et d'être encore ici pour cet after ! Cette fois, c'est vraiment la fin. ^^
Merci pour toutes vos reviews, et pour m'avoir dit à quel point vous aimiez Joshua et Gabriel ! Ça m'a fait énormément très très beaucoup plaisir.

Voilà donc l'after ! Vous connaissez le topo à propos des **bisous entre messieurs**, pas vrai ? Et aussi à propos d'un **usage de la langue française qu'on aimerait pas voir dans la bouche de tout le monde**, d'ailleurs à ce sujet, j'ai l'impression que Gabriel dit **quatre fois plus de gros mots** dans cet after que dans tous les chapitres précédents réunis - vous voilà avertis.

Bon after !

.oOo. AFTER .oOo.

Trois heures du matin. Trois cafés. Trois nuits de garde.

Trois fois que mon bipeur sonne cette nuit.

En réprimant un bâillement, je me lève - encore une broutille, j'imagine... Enfin qu'importe, je suis payé pour ces broutilles.

- Gabriel !!

Mon prénom résonne dans le couloir à moitié vide, et en temps normal, je donnerais une bonne mandale à celui qui le beuglerait si fort, mais là, quelque chose me retient ; dans la voix de Nina, il y a une inflexion angoissée que je n'aime pas. Et quand elle court vers moi, j'ai l'impression que c'est au ralenti, et que les secondes s'étirent comme des siècles - c'est l'effet de mon mauvais pressentiment.

- Nina ? Un problème ?

- Gabriel, faut que... faut que tu viennes.

- Qu'est-ce qui se passe ? Arrête les énigmes, tu sais que j'aime pas ça.

Quelque chose ne va pas. Son visage est pâle, sa voix n'est que le fantôme de celle de d'habitude.

Un truc cloche, ce soir.

- Écoute... tu verras par toi-même, mais viens.

Bordel, que se passe-t-il ??

Nina m'entraîne vers un bloc occupé - vers la cause du bruit de mon bipeur - elle me fait enfiler masque et gants, et j'arrive devant un billard, sur lequel un corps ensanglanté vient juste d'être transféré.

Oh. C'était pour ça qu'elle s'angoissait ? Un simple accident, un type entre la vie et la mort ? C'est pourtant pas la première fois que ça arrive, c'est même commun - elle devrait y être tout de même plus habituée.

- Gabriel...

Non. C'est autre chose. Elle me fixe toujours de son air anxieux, et je remarque qu'elle n'est pas la seule - il y a des internes, autour, les miens, qui restent bizarrement silencieux. Ils ont l'air d'attendre mes instructions, ce que je ne comprends pas - ce n'est pas moi qui suis arrivé sur ce brancard le premier, pourquoi personne ne bouge, là ? Personne n'a encore donné de directives ?

Et puis, je réalise qu'il manque un interne, parmi ces têtes de piafs.

Ou plutôt, non - la bande est au grand complet.

- ... Oh... putain...

Je fixe ce corps, sur le brancard. Il y a du sang partout, surtout sur le ventre et dans ses cheveux - noirs et longs. Les yeux fermés sont frangés de cils très noirs, et je connais ces fringues déchirées et ensanglantées comme si je les avais cousues.

- C'est...

- C'est Joshua Lasheras, me dit Nina. Écoute, Gabriel... il faut que tu l'opères.

- Qu'est-ce qu'il s'est passé ?

- Un accident de voiture... Il roulait trop vite, il pleuvait... Gabriel, écoute... Tu es notre meilleur neurochirurgien...

- Putain, je lui ai toujours dit de pas rouler si vite !!



Je ne sais pas pourquoi je gueule. En fait, ce n'est pas de la colère que je ressens, là tout de suite. C'est une affreuse angoisse, inextinguible, qui fait trembler mes mains et qui me fait voir trouble. Et les internes me regardent, ils se demandent pourquoi je panique, d'un coup - ils ne savent rien.

Bordel, Joshua, *mon* Joshua, sur un billard !

- GABRIEL !! Il faut que tu l'opères !! Il va mourir si tu ne fais rien !!

Et là, je prends conscience de la situation... Putain, je suis le seul neurochirurgien de garde, ce soir - et je vais devoir trifouiller dans la cervelle de mon amant pour empêcher sa mort, et ce, avec les doigts tremblants de frayeur.

C'est pas possible...

- Nina, fais-le...

- Mais je suis pas neurochirurgienne, moi ! Non, Gabriel, c'est toi qui le fais. Mais je reste à côté de toi, ok ?

Nina. J'ai vraiment eu tort de te gueuler dessus si souvent. Vraiment.

- Ok...

Mes mains tremblent. De ces mains, ces foutues mains, dépendent la vie de Joshua. Et elles tremblent.

Putain...

Son crâne est déjà ouvert. Malheureusement, ce n'est pas de mon oeuvre.

À quelle vitesse tu roulais, connard ??

Trois nuits de garde. Trois cafés. Trois heures du matin.

Trois fois trop de risques.

- Gabriel ! C'est pas le moment d'être distrait !

Sa voix me donne un coup de fouet. Bordel, je sais ! Je *sais* ! Si je suis distrait, c'est Joshua qui meurt sur le billard. Et je ne veux pas ça. Je ne veux pas que les seules personnes au monde que j'aime soient toutes vouées à disparaître prématurément, et de façon horrible.

Je me reprends, parce qu'il le faut.

Je suis neurochirurgien. Un putain de bon neurochirurgien. Je ne connais pas cet homme qui est allongé là devant moi, et si je le sauve, ça n'a rien de personnel - ça ne changera pas ma vie. Je ne connais pas cet homme, d'accord ?

- Scalpel...

C'est Wrenwright, mon interne, qui me tend l'instrument, et je me rends compte qu'il y a là Derème, Legat, Fuji, Pignolet... J'avais conscience qu'ils étaient tous là, mais c'est maintenant que je réalise qu'ils n'y ont rien à faire.

- Dehors, tout le monde ! C'est pas un salon de thé, ici, c'est un environnement stérile et j'ai besoin de calme !!

Nina a l'air légèrement rassurée - si je gueule, c'est que j'ai repris la situation en main. Les internes ont l'air d'avoir envie de rester, mais je jure mes grands dieux que personne à part moi ne pourra jeter un oeil au cerveau de Joshua Lasheras.

Et je me tuerai à la tâche, s'il le faut, je le ramènerai d'entre les morts, mais il ne crèvera pas.

Jamais.

.oOo.

J'ai froid. Trop froid.

J'ai tellement froid que mes doigts ne veulent plus bouger le scalpel. J'ai tellement froid que de la buée s'échappe de ma bouche quand je respire.

J'ai si froid...

- Joshua...

Il fait trop gris - pourtant, ça a toujours été la couleur de ma vie d'avant. Rien d'autre que le gris à perte de vue. Depuis que Joshua y a amené ses couleurs, je ne peux pas me réhabituer à un tel horizon.

Du gris...

Du froid...

- Gabriel, putain !!

Je me redresse en sursaut - en face de moi, une paire d'yeux noirs me fixe d'un air singulièrement agacé.

- Arrête de dormir sur mon lit !

Je cligne des yeux. En fait, il ne fait pas si froid que ça - mais la climatisation de la chambre a été mise à fond. Je me tourne vers Joshua, mais lui, ça n'a pas l'air de le déranger. Autour de sa tête est enroulé un bandage - tout comme



pour un certain nombre de ses membres - et c'est *effectivement* lui qui vient de me parler : je n'avais plus entendu sa voix depuis avant l'accident...

Il est réveillé...

- Oh, *fuck*.

- Qu'est-ce que t'as ? demande-t-il - et je peux au moins constater que son indécatesse habituelle n'a pas fait les frais de son accident.

- Il y a que j'ai envie de te foutre une beigne, fils de pute !

Je gueule. Il vaut mieux ça plutôt qu'il me voie au bord des larmes. Je me déteste.

- Tu roulais à combien ? Hein ? *Combien de fois* je t'ai dit de pas rouler si vite !! Putain, Joshua... C'est un miracle que tu sois en vie, merde !!

Shit. J'ai la voix qui a grimpé dans les aigus à la fin de cette phrase. Il doit sentir que je ne rigole pas, parce qu'il me fixe d'un air grave.

- Mais je ne roulais pas vite... C'est celui de derrière qui m'est rentré dedans. Tu crois qu'à 160 sur l'autoroute j'aurais une chance de survivre à un accident ? Si je suis là, c'est parce que je roulais lentement...

- Non, si t'es là, c'est grâce à *moi*, connard, à moi qui t'ai opéré de mes mains ! Si je t'avais pas opéré, tu serais en enfer en train de boire un verre de tequila à la droite de Satan à l'heure qu'il est !

Il cligne des yeux, puis sourit :

- T'aurais pu me laisser y aller, alors... Justement, j'ai envie de tequila. Mais bon, je suppose que tu aurais été trop désespéré si j'étais mort...

- Quoi ? *Quoi* ? N'importe quoi. Arrête de te prendre pour le centre du monde, sale capitaliste.

Il sourit - dire qu'à cause d'un connard de type qui lui est rentré dedans, j'ai failli ne plus jamais revoir ce sourire... - et il rétorque :

- Je suis le centre de *ton* monde. Pas vrai ?

Je suis tellement ahuri que je ne trouve rien à répliquer - et en plus, mes joues flambent, ce qui n'est jamais bon pour la crédibilité.

Et le pire, c'est qu'il n'a pas tout à fait tort.

- Tu m'aimes, ajoute-t-il simplement. C'est tout à fait normal, tu sais, pas la peine d'être si gêné.

- Je-suis-pas-gêné !!

- Mais tu m'aimes.

- ... Alors là, certainement pas.

Bordel, à peine réveillé, même pas encore remis d'un choc qui aurait pu être mortel, il commence déjà à me les briser, ce con.

- Gabriel...

Il me regarde d'un air grave, et il m'attire contre lui comme il peut pour m'embrasser - mais merde, une chambre d'hôpital, c'est pas un endroit où se bécoter, d'abord, et...

Shit.

- Arrête d'embrasser si bien, merde ! je bafouille, essoufflé.

Je m'attendais à un sourire ironique, ou quelque chose dans cette veine, mais il ne dit rien, et se contente de poser sa main sur ma joue, en silence.

- Merci, pour l'opération...

- J'avais les mains qui tremblaient...

Il m'écoute en silence, et ses yeux sont fixés sur moi.

- Un mouvement de travers, et tu serais mort sur ce billard minable... J'avais la trouille, putain. J'avais la trouille. Tu peux imaginer ? J'étais en train de *t'opérer*...

- Je suis vivant, dit-il simplement.

- Encore heureux.

Je tripote le bout de sa couverture, et il ne dit toujours rien - alors je continue. Puisqu'il le sait, de toute façon...

- T'as raison, en fait. Je t'aime, oui.

Il sourit, et se redresse brusquement dans son lit, étonnamment vif.

- Eh, vous avez entendu ça ?

Je cligne des yeux sans comprendre, et je tourne la tête - Nina entre dans la chambre par la porte qui était restée



négligemment ouverte, un grand sourire aux lèvres.

- T'as réussi, Joshua, dit-elle. J'y crois pas ! Je ne pensais vraiment pas qu'il t'avouerait ça à haute voix.

- Eh ouais, sourit Joshua. Comme quoi, hein, suffit d'avoir du doigté... Bon, et mes cent balles ?

- Je vais les chercher.

Elle sort à nouveau, et je me tourne les yeux écarquillés vers Joshua, qui affiche un sourire victorieux.

- C'était... un pari ?

- Ouais. On a parié sur le fait que tu me dirais que tu m'aimes une fois que tu serais réveillé, et tu l'as dit, donc elle a perdu.

Je le fixe, immobile - et je me lève, en faisant racler ma chaise contre le sol en lino. Parfois, il est assez difficile de se rappeler que mon job n'est pas de *buter* les gens mais de les maintenir *en vie*.

En l'occurrence, j'aurais dû le laisser crever sur son billard, ce con !!

- *Joshua Lasheras...*

Il va prendre sa torgnole, et méchamment, encore.

- Moi aussi, dit-il subitement.

- ... Quoi ? "Moi aussi, j'ai envie de te buter", c'est ça ?

- Non. Moi aussi, je t'aime...

Il me prend la main, et je ne songe pas vraiment à la dégager, un *poil* perturbé, brusquement.

- Je n'avais pas vraiment envie qu'elle entende ça, ajoute-t-il, heureusement qu'elle s'est tirée.

Puis il m'embrasse - ce petit con a vraiment le don de me faire perdre tous mes moyens... Et le pire, c'est qu'il sourit !

- Gabriel...

Aah... Les internes sont vraiment la lie de l'humanité !!

Enfin...

À peu près, quoi.

.oOo. FIN .oOo.

Voilà chers gens ! Merci infiniment d'avoir lu jusqu'ici, d'avoir apprécié, d'avoir laissé des reviews... Thanks ! o/
Ma potesse Jyô me menace souvent de torture à l'accordéon musette pendant une nuit entière si je n'écris pas plus de trucs sur Joshua et Gabriel (qui sont nos persos de RP, à la base - regardez-moi ces geeks...), donc si vous aimez bien ces deux-là, eh bien il se peut que vous ayez l'occasion de lire encore un autre AU sur eux, à l'avenir !

Quoi qu'il en soit, merci beaucoup d'avoir lu jusqu'ici ! A la prochaine !



Les autres fictions de Sanashiya :

Everything about IOU	https://www.manyfics.net/fiction-ficid-4439.htm
Le Transfuge	https://www.manyfics.net/fiction-ficid-3494.htm
Supermassive blackout	https://www.manyfics.net/fiction-ficid-3005.htm
Forbidden Colours	https://www.manyfics.net/fiction-ficid-2609.htm
Blind Hatred	https://www.manyfics.net/fiction-ficid-2465.htm
Kurogane à l'école des sorciers	https://www.manyfics.net/fiction-ficid-2480.htm
Cyber Friend	https://www.manyfics.net/fiction-ficid-2455.htm